



La littérature francophone d'une âme turque :

Osman Necmi Gürmen

> P. 8



Göztepe le légendaire !

Le club de Göztepe a été fondé à Izmir en 1925. Dans cinq ans, il sera centenaire. C'est l'un des symboles du football d'Izmir et de Turquie.

Muzaffer Ayhan Kara > P. 9



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Délicatesse féminine des années 1930

Güzde Pamuk > P. 9

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 190, Janvier 2021



Dr. Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Eda Dereci : « En dessinant, je crée un espace de rêve »

À la veille de la nuit la plus longue de l'année qui annonce le début de l'hiver et à quelques semaines de la fin de l'année 2020, qualifiée par le Time Magazine comme « la pire année de l'histoire » en raison de la pandémie et des sujets qui en découlent, j'aimerais vous parler de la dessinatrice Eda Dereci qui nous enchante à travers ses œuvres.

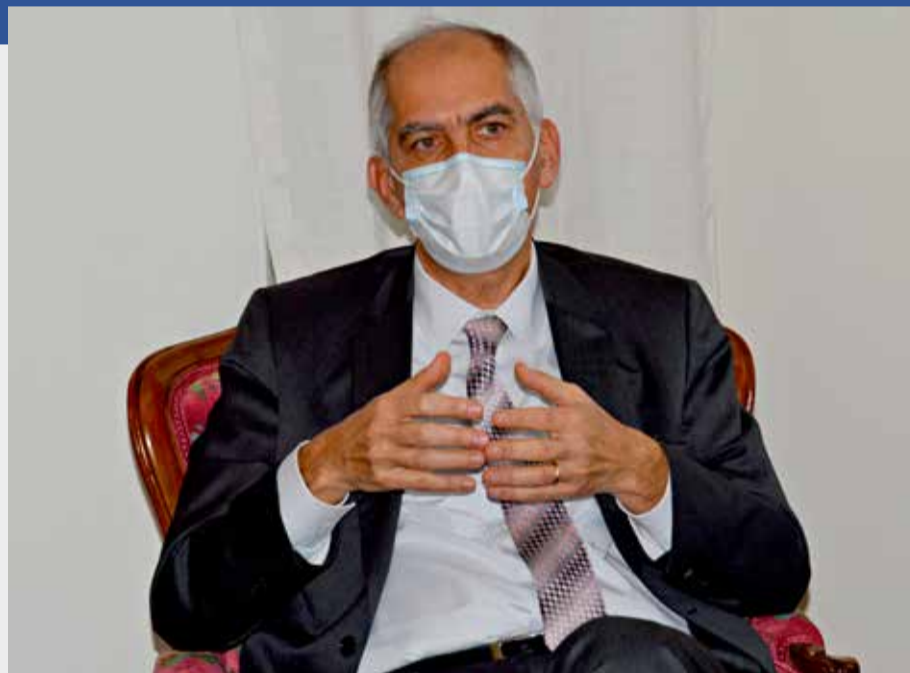
Eda Dereci est diplômée du département d'enseignement de la langue française de l'Université de Marmara. À la fin de ses études, son intérêt pour l'art a pris le pas sur l'enseignement des langues. Elle décida alors de se former dans le domaine des arts graphiques et fut acceptée à la faculté des beaux-arts du département graphique de l'Université de Marmara afin d'y suivre des cours d'illustration de livres pour enfants.



Aujourd'hui, dans son atelier « 4 oda » (« 4 salles », en français), Eda Dereci réalise des illustrations de livres pour enfants en aquarelle ou avec de la peinture sèche, mais aussi en utilisant des techniques numériques. Parallèlement à ses travaux d'illustration, elle conçoit divers produits en utilisant des matériaux tels que le papier, le tissu et l'argile.

> P. 9

Hervé Magro : « La relation multiséculaire entre la France et la Turquie dure grâce aux liens qui se sont tissés au niveau des hommes et des femmes »



Hervé Magro, titulaire d'une maîtrise en histoire et d'un diplôme de turc de l'Institut national des langues et civilisations orientales, est un fin connaisseur de la Turquie. Troisième secrétaire à Ankara puis deuxième secrétaire au même poste entre 1988 et 1991, le nouvel ambassadeur de France en Turquie a également été Consul général de France à Istanbul de 2009 à 2013. Ancien directeur des Archives diplomatiques (2016-2020) et Consul général à Jérusalem (2013-2016), Hervé Magro a été nommé ambassadeur de France en Turquie en avril dernier. Il revient pour Aujourd'hui la Turquie sur ses six premiers mois à Ankara ainsi que sur les relations bilatérales entre la France et la Turquie.

Quelle a été votre première pensée lorsque vous avez appris que vous alliez devenir ambassadeur de France en Turquie ?

J'ai eu le sentiment d'un accomplissement par rapport à une carrière qui a été marquée par la Turquie. C'est une satisfaction de constater que l'on reconnaît au plus haut niveau (NDLR : les Ambassadeurs sont nommés par le président de la République en Conseil des ministres sur proposition du ministre des Affaires étrangères) que mes connaissances relatives à ce pays peuvent être utiles pour les relations bilatérales.

Comment s'est déroulée votre prise de fonction ?

Elle s'est déroulée dans le contexte de la pandémie. Je suis donc arrivé le 12 juin par le premier vol rouvert entre la Turquie et la France. J'attendais déjà depuis un moment de rejoindre mon poste et il se trouve que Turkish Airlines a rouvert un vol de Strasbourg pour ramener un certain nombre de ressortissants turcs qui étaient bloqués en France avec le confinement. J'ai rejoint l'aéroport de Strasbourg par TGV pour atterrir à Istanbul avant de rejoindre Ankara.

(lire la suite page 3)



Retour sur...

Remise de la Légion d'honneur à al-Sissi : la décoration de la discorde, Laure Sabatier, P. 2

Loi « sécurité globale », la dérive autoritaire du macronisme Ryan Tfaily, P. 4

Le monde du football plus engagé que la politique ?, Nada Abou el Amaim, P. 7

Un prix Goncourt dans un contexte particulièrement difficile

Le 30 novembre dernier, Hervé Le Tellier a décroché, pour son livre « L'Anomalie », le prix le plus prestigieux de la littérature française : le prix Goncourt.

> P. 8



Mercedes EQV : on en oublierait qu'il est électrique



Daniel Latif > P. 10

WHISPERING BOXES

by Oğuzaki
December 18, 2020 - January 31, 2021



VIP Invitation (for 2)
Wednesday, December 16 / 19:00 - 20:00
Fıstıklı Sokak, Perpetua Gal, No:55 Fethiye, Trabzon
+90 530 074 30 87



Dr. Olivier Buirette

Il aura fallu attendre novembre 2020 pour que la transition politique en Moldavie se mette en place et que Maia Sandu remporte l'élection présidentielle (57,72 %) face au président sortant pro-russe Igor Dodon (42,28 %).

La victoire de la pro-européenne Maia Sandu va poser deux questions. Comment celle-ci va-t-elle mettre en place sa politique pro-occidentale alors que le premier ministre et le parlement resteront — du moins pour un temps — dans le camp pro-russe ? La seconde est une question de fond puisque la Moldavie est une ancienne région de la Roumanie de l'entre-deux-guerres qui avait été artificiellement détachée de celle-ci à la suite du pacte germano-soviétique d'août 1939, permettant à Staline de la transformer en une République socialiste intégrée dans l'URSS avec la création d'une enclave russe autour de Tiraspol, soudant ainsi la République au monde slave communiste de l'époque.

Avec cette victoire incontestable, qui s'explique en partie par la récupération de voix dans le camp pro-russe, le rapprochement vers l'UE semble se mettre en place. Néanmoins, il prendra

Moldavie, novembre 2020 : Un long chemin vers l'Occident ?

du temps à l'instar de ces mouvements qui se sont opérés avec plus ou moins de succès dans l'Ukraine voisine, mais où la guerre du Donbass paralyse tout le processus depuis 2014, ou encore plus récemment en Biélorussie où la énième réélection d'Alexandre Loukachenko passe très difficilement après 26 ans de pouvoir.

Le cas de la Moldavie est très différent de celui de ses deux voisins. Ces derniers avaient été rattachés à une autre époque à l'Empire tsariste, et donc bien avant le XX^e siècle. En effet, la Moldavie fait partie des trois principautés qui avaient pu créer le premier État roumain né au XIX^e siècle des suites de la guerre de Crimée (1853 – 1856) gagnée par Napoléon III qui avait ainsi permis un premier retour diplomatique de la France sur la scène internationale, disparue depuis la chute de l'Empire en 1815 et le Congrès de Vienne.

Elle portait alors le nom de sa principale région, la Bessarabie (dès le XIV^e siècle), qui, ajoutée à la Valachie et à la Bucovine (autres régions de l'actuelle Moldavie), devaient constituer les trois princi-

pautés roumaines, formant un premier État rattaché alors géopolitiquement aux Balkans qui, aux côtés de la Roumanie (future Bulgarie), devaient constituer l'un des fers de lance du renouveau national dans la région face au recul de l'Empire ottoman entamé au XIX^e siècle. On voit donc que par un simple recadrage historique les racines profondes moldaves rattachent celle-ci à la grande Roumanie des années 1920, et à l'identité nationale de ce même pays depuis les origines même de son histoire.

La principale inconnue réside donc dans deux clefs : celle de l'Union européenne et de son attitude dans cette aire géopolitique où, qu'on le veuille ou non, elle se heurte aux limites de l'ex Union soviétique que Vladimir Poutine n'entend pas concéder. L'autre clef est la Russie qui a tout de même verrouillé les choses en implantant dans la Transnistrie, connue aussi sous le nom de « République (autoproclamée) moldave du Dniestr », une force de maintien de la paix composée de cinq bataillons de l'armée russe à la suite du conflit, la guerre du Dniestr, qui se déroula du 2 mars au 21 juillet 1992



et qui devait aboutir à l'indépendance de Tiraspol.

L'enclave russe qu'avait créée en son temps Staline en Moldavie devenait ainsi la meilleure garantie à l'époque pour Boris Eltsine et à présent pour Vladimir Poutine de ne pas voir la Moldavie se tourner vers l'Occident.

Cela fera donc bientôt 30 ans que cet état de fait maintient une forme d'équilibre. Mais la victoire de Maia Sandu et surtout le glissement de l'opinion publique anciennement pro-russe vers le camp occidental témoignent du souhait de se tourner vers l'UE. Ceci s'ajoute à ce qui pourrait être un infléchissement du pouvoir de Vladimir Poutine, un phénomène qui pourrait bien remettre en mouvement cette tendance logique et naturelle de cette ex-province roumaine de revenir vers l'Europe à laquelle elle a finalement toujours appartenu comme nous avons tenté de l'expliquer ici.

Remise de la Légion d'honneur à al-Sissi : la décoration de la discorde

Pris en étau entre la défense de droits dits universels et la pratique de relations bilatérales précieuses sur le plan militaire et économique, le présent français a choisi d'opter pour une realpolitik aux allures de sur-realpolitik pour certains. Retour sur la Légion d'honneur de la discorde.

Pour la seconde fois en trois ans, la France a accueilli avec tous les honneurs le président égyptien al-Sissi, déployant pour l'occasion un tapis rouge menant tout droit à la remise de la Légion d'honneur.

La remise de cette décoration a provoqué un tollé chez nombre de décorés, notamment italiens, et une indignation générale chez les militants des droits de l'Homme. Si certains s'étaient réunis la veille de l'arrivée d'al-Sissi à Paris pour dénoncer une visite inacceptable, la remise de la Légion d'honneur constitue un acte dépassant toute limite pour une démocratie se prévalant de la défense des droits de l'Homme. Dénonçant la mainmise d'al-Sissi sur un régime répressif accusé — entre autres — d'emprisonner 60 000 opposants politiques, ils se sont tous unis derrière la décision du journaliste et écrivain Corrado Augias de rendre sa Légion d'honneur en protestation d'un acte qualifié de complicité de comportement criminel. Sur ces pas,

l'ancienne ministre italienne des Affaires étrangères, Emma Bonino, accuse dans une tribune de *Libération* le président français d'avoir « commis une erreur », en faisant notamment référence à l'assassinat présumé par le régime égyptien du doctorant Giulio Regeni en février 2016. La France ne conditionnera pas aux droits de l'Homme sa coopération en matière de terrorisme et en matière économique avec l'Égypte, c'est en substance ce que Macron a répondu aux critiques, réaffirmant la piste déjà amorcée par Hollande de la *realpolitik* en Égypte.



Dans une nonchalance assumée, Emmanuel Macron défend les intérêts français avec le régime dictatorial au nom de la souveraineté de l'État égyptien et de l'efficacité diplomatique. Aux droits de l'Homme il répond donc précieuse coopération, comme pour sceller par la Légion d'honneur l'immense pile d'accords bilatéraux qui unissent la France et l'Égypte. Aux convergences militaires de lutte contre le terrorisme dans le Sinaï et contre les Frères musulmans et de défense d'intérêts communs en Méditerranée orientale et en Libye, répondent des enjeux économiques conséquents pour la France. L'Égypte représente un important gisement de projets d'aménagement pour les entreprises et capitaux français, comme en témoigne le récent prêt de 95 millions d'euros ac-



cordé pour le développement de chemins de fer ou les contrats français dans l'édition de la nouvelle capitale administrative Weidhan. Alliance géopolitique avec le pays le plus peuplé du Moyen-Orient et intensification des échanges avec le cinquième partenaire commercial arabe de la France sont donc en haut de cette pile de dossiers dorénavant bénie par les plus grands honneurs de la République. La convergence des intérêts et des hommes d'État nous fait retomber dans l'idylle des années Chirac-Moubarak qui dévoyait tout autant les droits de l'Homme au nom d'une politique de terrain efficace. Il s'agissait alors de contrer l'émergence récente des Frères musulmans et de trouver un accord entre Israël et la Palestine. Prise tantôt comme partenaire économique, alliée militaire ou amie au Moyen-Orient, la dictature égyptienne semble donc toujours avoir une bonne raison de recevoir les honneurs de l'Élysée.

* Laure Sabatier

Hervé Magro : « La relation multiséculaire entre la France et la Turquie dure grâce aux liens qui se sont tissés au niveau des hommes et des femmes »

(Suite de la page 1)

Ce fut tout un voyage, mais c'était peut-être un signe du destin, car ce fut un périple mémorable, bien plus singulier qu'un simple vol direct Roissy-Ankara.

Vous êtes né en Turquie, vous parlez couramment le turc et vous avez été Consul général de France à Istanbul de 2009 à 2013. Il semble donc exister un lien très puissant entre vous et ce pays. Pouvez-vous nous en parler ?

Quand on passe sa jeunesse dans un pays, on en garde des souvenirs particuliers. Lorsque je circule dans certaines rues d'Ankara, je me remémore des souvenirs qui datent d'une époque que certains Ankariotes n'ont pas connue. Ainsi, certaines odeurs, certains goûts et certaines activités n'ont rien du folklore pour moi. Ces années de jeunesse en Turquie sont des années de bonheur et d'insouciance, donc c'est vrai que je suis lié à ce pays d'une façon très singulière.



Sept ans après avoir quitté la Turquie, quelles sont vos impressions quant à l'évolution du pays ?

C'est compliqué de répondre, car nous vivons une période difficile à appréhender. Ce que je note néanmoins c'est qu'il n'y a plus cette dynamique qu'il y avait quand je suis parti. Durant les années 2009-2013, Istanbul était la ville où tout le monde voulait venir. Les choses ont changé, mais je ne sais pas quelle est la part de responsabilité de la situation économique, qu'on sait particulièrement compliquée, et la part de responsabilité de la crise sanitaire.

Une chose n'a pas changé : la grande force de ce pays reste l'optimisme. Les Turcs sont habitués à ces crises à répétition (économiques, politiques, etc.) et, chaque fois qu'il y a une lueur d'espoir, ils sont prêts à repartir encore plus forts qu'auparavant. C'est la qualité essentielle de ce pays. Nombreux sont ceux qui ne comprennent pas qu'il faut compter sur la Turquie alors qu'il y a pourtant ce fond de volontarisme, d'optimisme ! Le potentiel est donc considérable et la qualité humaine un facteur très important.

Quels sont les objectifs et les projets que vous portez en tant qu'ambassadeur ?

Dans une période où les relations bilatérales sont compliquées, nous avons une capacité de projeter une image très positive par le biais d'un grand nombre d'événements que nous pourrions organiser. Or, la pandémie, et non pas les relations bilatérales, nous empêche d'exprimer tout ce côté positif de la relation bilatérale, d'exposer tout ce que l'on peut apporter à ce pays et tout ce que la

Turquie peut elle aussi nous offrir. C'est important de rappeler que la diplomatie, ainsi que les relations internationales, c'est un échange. D'ailleurs, nos instituts culturels travaillent beaucoup pour mettre en avant des artistes et figures du monde de la culture de Turquie pour les mettre en relation avec des Français. Nous avons donc divers projets dont l'objet est de promouvoir la conjugaison des mondes français et turc de l'art et de la culture. Mais, dans ce contexte, c'est compliqué de les mettre en œuvre.

Quoi qu'il en soit, je pense que nous devons d'abord travailler sur des sujets globaux. Je pense que chacun d'entre nous, en tant que citoyen, a des obligations, notamment celle de se préoccuper de la planète. C'est une priorité pour la France, car l'accord de Paris a été signé dans la capitale française. Nous portons collectivement cette réflexion, mais je crois que nous devons aussi, les uns et les autres, tendre vers cet objectif. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'une des premières manifestations que nous avons organisées le 8 décembre à Istanbul a été une table ronde virtuelle sur les problèmes environnementaux et la mobilisation de la société civile turque sur ces questions. C'est l'une des grandes priorités pour les années qui viennent.

J'estime également qu'il faut tirer les enseignements de ce que l'on a pu faire pendant la crise sanitaire pour développer les nouveaux outils de communication. Tout faire par internet n'est pas la réponse, mais cela nous permet d'avoir une approche très complémentaire et un rayonnement beaucoup plus important. Nous voudrions donc lancer une série de séminaires, de webinaires, tout en n'oubliant pas que, quand nous le pourrons nous reprendrons en présentiel tout en utilisant les nouveaux moyens qui sont à notre disposition.

Il faut aussi faire vivre la relation franco-turque, car s'il ne faut jamais oublier la profondeur de celle-ci, il faut également préparer l'avenir en travaillant sur les piliers de la présence française en Turquie et de cette relation : la culture et l'éducation d'un côté, l'économie de l'autre. On a tenu le choc des crises jusqu'ici parce que nous disposons dans les domaines éducatif et économique de vrais piliers, des éléments sur lesquels on peut s'appuyer et qui représentent la solidité de cette relation franco-turque multiséculaire.

Cette relation ne tient pas seulement par la volonté au plus haut niveau, mais aussi en raison des liens qui se sont tissés au niveau des hommes et des femmes qui nourrissent cette relation. Cette relation se poursuit, car il y a des artistes qui circulent entre ces deux pays, car il y a des gens qui font du commerce entre les deux pays. Lorsque la situation va très bien, on utilise à plein ces canaux, mais le jour où les choses se corsent ils seront toujours là et continueront à travailler. Ce sont des questions prioritaires et ça serait justement l'occasion aujourd'hui de travailler par le biais de ces canaux. Malheureusement, la pandémie nous complique encore une fois le travail pour renforcer les relations bilatérales et en donner une image positive.



Quelle est votre analyse des tensions qui secouent les relations bilatérales actuellement ? Ont-elles un impact sur les relations économiques franco-turques ?

La Turquie est plus que jamais un acteur important de l'environnement européen. Cela ne fait aucun doute. Quand on en parle avec les dirigeants européens ainsi qu'avec notre président de la République, on constate que la Turquie figure parmi les grands sujets du moment, car notre souhait est d'avoir une relation bilatérale et une relation entre la Turquie et l'Union européenne qui soient les plus positives



possible. Bien sûr, il y a des milieux hostiles à la Turquie, mais contrairement à ce que j'entends ici et là, le gouvernement français espère un vrai dialogue et c'est ça le sujet aujourd'hui : nous sommes à la recherche de ce dialogue, mais il nous semble compliqué dans le contexte actuel et au vu de certaines politiques mises en œuvre en Turquie de trouver ce dialogue serein et constructif que nous appelons de nos vœux. En revanche, j'estime qu'il faut se battre contre cette idée que l'on veut rejeter la Turquie. Le gouvernement français a conscience des enjeux politiques du fait de la situation stratégique de la Turquie, et nous sommes convaincus que la Turquie peut jouer un rôle très positif dans la région. Mais, ce n'est pas un secret, nous considérons aujourd'hui qu'elle ne joue pas ce rôle positif. L'objectif est donc de trouver le moyen de retourner à la table des discussions avec la Turquie, de reprendre un dialogue équilibré et avec la nécessité de répondre aux questions que ses politiques nous posent. Encore une fois, les relations internationales ne se font pas en sens unique, il faut prendre en compte un certain nombre de besoins de réponses qu'à la Turquie sur certaines questions régionales. Il n'en reste pas moins qu'on ne peut pas discuter dans l'incertitude, un jour avec une provocation, un jour avec un geste d'apaisement. Les relations économiques n'ont pas été beaucoup touchées par cette crise bilatérale. Elles sont en réalité plutôt affectées par la crise sanitaire, mais avec des situations très diverses en fonction des entreprises.

Dans ce contexte compliqué, quel est le rôle des représentants diplomatiques ?

Le métier de diplomate a complètement changé. J'en étais déjà convaincu avant d'arriver à Ankara, mais mon expérience de six mois en tant qu'ambassadeur de France en Turquie me conforte dans l'idée que la majeure partie de notre travail a été bouleversée par les réseaux sociaux. La partie animation du réseau sur le terrain est devenue encore plus importante. En ce qui concerne la gestion de la relation politique, il me semble qu'une crise peut survenir beaucoup plus facilement qu'elle ne peut être résolue. C'était déjà le cas avant, mais avec les réseaux sociaux on travaille dans un temps différent et avec une résonance mondiale qui n'est pas comparable à celle qui existait dans le passé, sans compter que la déformation des propos est très rapide. Tout ceci est difficilement contrôlable.

* Propos recueillis par Mireille Sadège, Eren M. Paykal et Hüseyin Latif
Photos: Aramis Kalay



Loi « sécurité globale » : la dérive autoritaire du macronisme

Malgré son adoption par l'Assemblée nationale le 24 novembre dernier, la loi « sécurité globale » n'en finit plus de faire parler d'elle. Alors que les mouvements de protestation se poursuivent partout en France, c'est au tour des instances internationales de rappeler à l'ordre le pays : après Amnesty International, l'ONU a estimé que la loi était « incompatible avec les droits de l'homme ». Perçu lors de son élection comme le héraut du progressisme et le porte-parole du libéralisme anglo-saxon, Emmanuel Macron est désormais affublé, à l'étranger, du masque du chef de guerre martial. Comment expliquer ce tournant ?



La loi sécurité globale, une loi sécuritaire

C'est bien sûr l'article 24, prévoyant de pénaliser « la diffusion malveillante d'images de policiers » qui a fait le plus polémique. Jusqu'ici, des citoyens et des journalistes pouvaient filmer des policiers pendant leurs interventions, comme une garantie de contre-pouvoir en cas d'abus. Cet amendement paraît d'autant plus dangereux qu'il tombe dans un contexte de scandales nationaux concernant des faits de violences policières racistes, comme l'agression du producteur de musique Michel Zecler. Or, l'émergence de tels scandales est justement rendue possible par la diffusion des images en cas d'agressions policières. Mais la loi est loin de se réduire au seul article 24 — lequel sera d'ailleurs réécrit par une commission — : pour en comprendre le sens, c'est l'ensemble du « maillage sécuritaire » (selon l'expression de l'avocat Vincent Brengarth) qu'il faut étudier. La loi prévoit ainsi d'élargir le recours aux drones pour surveiller l'espace public et d'augmenter les compétences

de la police municipale dont les prérogatives en matière de contrôles seront renforcées. Autrement dit : elle rompt l'équilibre des pouvoirs et le pacte entre police et citoyens pour le faire violemment basculer du côté de l'institution policière.

La répression, bouée de sauvetage du macronisme ?

Trois raisons expliquent son vote. Elle répond d'abord à une demande des syndicats de police qui, soutenus par leur hiérarchie, font souvent preuve d'un esprit de corps demandant davantage de dispositifs répressifs et sécuritaires. Elle apparaît surtout dans un double contexte sécuritaire : celui de la pandémie, et celui des attentats terroristes. À l'heure où bien des citoyens sont apeurés par ces menaces, il est facile, pour le pouvoir, de faire accepter une telle dérive autoritaire. Pourtant, la loi « sécurité globale » n'a pas du tout pour objectif de répondre à ces menaces. À travers la répression, le pouvoir macroniste entend surtout endiguer



de futurs mouvements sociaux, alors que les inégalités socio-économiques s'approprient à exploser dans la crise post-covid. Disposant de moins de crédibilité et de légitimité, le gouvernement cherche à continuer de réformer le pays, tout en empêchant que des mouvements sociaux n'attachent cette action.

Virage à droite

La loi « sécurité globale » apparaît donc comme la bouée de sauvetage du macronisme. Depuis le remaniement de l'été — lequel a consacré l'entrée de ministres conservateurs au sein du gouvernement, comme Gérard Darmanin —, c'est à un véritable virage à droite que l'on assiste. Ce faisant, c'est aussi à un agenda politique que le président entend répondre : en grappillant quelques électeurs de la droite extrême, il espère pouvoir empêcher Marine Le Pen de fustiger sa prétendue politique « laxiste » lors d'un éventuel duel en 2022.

* Ryan Tfaily

Violences policières en France : le débat plus que jamais ouvert



La France, pourtant en plein confinement, a été ces dernières semaines le théâtre de beaucoup d'agitations. Des manifestations contre la loi de « sécurité globale », des réfugiés s'installant sur la place de la République à Paris et évacués manu militari par la police, un producteur de musique roué de coups par les forces de l'ordre dans son studio, et même des fonctionnaires de la brigade anti-criminelle tirant sans sommation sur une voiture alors que les suspects ne manifestaient aucune résistance... Le débat sur les violences policières a atteint son paroxysme.

La situation est explosive. Depuis les Gilets Jaunes, un mouvement social sans précédent qui laissa place tous les samedis à des scènes de violences entre manifestants et forces de l'ordre, le nombre de manifestants blessés ou mutilés a atteint un niveau historique, tout comme le nombre d'enquêtes ouvertes à cet égard. Ce mouvement de protestation apparu en octobre 2018 a désinhibé la violence lors des manifestations, où aller au contact est devenu systématique. Les syndicats de policiers et le ministère de l'Intérieur poussent donc pour davantage de protections des forces de l'ordre, tandis qu'aujourd'hui les citoyens protestent contre les violences policières très souvent impunies, mais manifestent également pour protéger la liberté d'information. Ceci intervient à la suite de la déclaration du ministre de l'Intérieur Gérard Darmanin, en novembre dernier, quant à sa volonté de mettre tout en œuvre pour interdire la diffusion d'images de policiers sur les réseaux sociaux par l'entremise de la loi de sécurité globale, en modifiant un article de la loi de 1881 sur la liberté de la presse avec l'article 24. Or, certains faits d'actualité très graves remettent en cause la légitimité et le bien-fondé de cette entreprise. 2020 met en exergue l'importance des violences policières en France. En janvier, Cédric Chouviat décède étranglé lors d'un contrôle de police. En septembre, le livre du journaliste Valentin Gendrot infiltré dans la police parisienne témoigne de scènes fréquentes de ra-

cisme et de passages à tabac d'étrangers durant des opérations de police. Le 26 novembre dernier, des caméras de vidéosurveillance rendent compte de la réalité de l'interpellation de Michel Zecler, producteur de musique du 17^e arrondissement de Paris. Ce dernier fut roué de coups sans avoir opposé de résistance à son arrestation, dans le sas de son studio d'enregistrement. Une vidéo qui vient démentir la version des policiers qui ont déclaré que Michel Zecler les avait frappés, les avait empêchés d'entrer et avait essayé de se saisir de leur arme de service. Quatre fonctionnaires ont été mis en examen dans cette affaire, et deux autres quelques jours auparavant pour avoir violemment évacué des réfugiés « campant » sur la place de la République. L'association SOS racisme n'hésite donc pas à monter au créneau pour dénoncer une situation symptomatique d'une impunité organisée, que la loi de sécurité globale ne ferait que renforcer.

À l'origine, le combat a été mené par certains syndicats de police, incarnés notamment par Linda Kebbab, la Déléguée nationale du syndicat Unité SGP Police-FO. Durant les manifestations des Gilets Jaunes en 2019, un policier avait vu sa photo publier sur le web et son identité révélée. S'en sont suivis des policiers et leur famille menacés, agressés, suivis à leur domicile, et parfois contraints de déménager. Dès lors, les syndicats de police ont dénoncé une situation d'urgence. Les violences contre les policiers ayant doublé en 15 ans et 63 commis-

riats ayant été attaqués depuis janvier 2020, les syndicats ont demandé à ce que soit mis en place le floutage des visages des forces de l'ordre lors de publications d'actions de police sur internet. Cette version n'a pas été retenue par les députés qui, dans cet article 24, ont inscrit uniquement l'interdiction de la diffusion « malveillante » d'image de policiers si le but est de porter atteinte à leur personne.

En France, cet article a immédiatement été perçu comme une manifestation de la volonté de décourager la diffusion de l'information et donc comme contraire à la liberté de la presse, les policiers pouvant arrêter les personnes filmant lors de manifestations ou saisir leur appareil. Si le texte a pourtant été voté en première lecture par l'Assemblée nationale (67 %), les mobilisations que ce texte a entraînées ont finalement poussé les députés à demander la réécriture de l'article 24 alors que la loi va être examinée au Sénat. Un revirement qui n'est pas surprenant au vu des événements de ces dernières semaines, car si les bavures policières de ces dernières semaines n'avaient pas été filmées, elles n'auraient sûrement jamais pu faire l'objet de sanctions à l'encontre des fonctionnaires impliqués. En outre, le mouvement des Gilets Jaunes avait déjà révélé un double standard en terme de sanctions, celles-ci étant systématiques lorsqu'un manifestant est en cause alors qu'elles ne sont presque jamais prononcées à l'égard des membres des forces de l'ordre quand ces derniers outrepassent les règles aux-

quelles ils sont assujettis. D'ailleurs, différentes affaires cette année ont amené Emmanuel Macron et son ministre de l'Intérieur à se déclarer « prêts » à réformer la police des polices, l'IGPN, considérée comme insuffisamment indépendante.

Le débat cristallise deux camps dont le discours n'évolue que très peu. D'un côté, ceux qui reconnaissent qu'il y a des problèmes internes à la police, mais refusent l'idée que les violences seraient systématiques et institutionnalisées. D'un autre, ceux qui mettent en avant que ces violences policières sont l'expression de plusieurs problèmes : le racisme, l'impunité et le manque de formation. À l'origine appelée « Gardiens de Paix », la police porte désormais le nom de « Maintien de l'ordre », une modification sémantique liée au caractère systématique des affrontements lors de manifestations.

C'est une guerre des images qui a maintenant lieu, avec les réseaux sociaux utilisés par les deux camps pour témoigner de la violence de l'autre. Les policiers auparavant plutôt opposés aux caméras-piétons, du fait notamment de leur manque d'autonomie, y semblent désormais favorables afin de pouvoir également montrer ce à quoi ils font face. Quant aux citoyens, qui voyaient cela comme une mesure liberticide, ils considèrent désormais que les caméras-piétons pourraient les protéger. La question de la vidéosurveillance revient donc de nouveau au cœur du sujet.

* Camille Exare



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

En novembre 2013, j'avais écrit un article intitulé « La devinette de la crise » dans lequel j'évoquais la crise économique américaine et donc mondiale. Dans cet article, j'attirais surtout l'attention des lecteurs sur la nomination d'une femme à la tête de la réserve fédérale des États-Unis (FED) par le Président Barack Obama. Ce n'était pas n'importe quelle femme. Elle avait alors 67 ans.

Docteur ès économie de l'Université de Yale (1971), Janet Yellen devenait ainsi la première femme présidente de la FED ; avec la lourde tâche de sortir le monde d'une crise économique qui durait depuis 2008 et même, comme certains l'estiment, depuis 2006 ou 2005. Janet Yellen, née le 13 août 1946 à Brooklyn (États-Unis), est une économiste et professeure émérite américaine. Elle fut présidente du Conseil des gou-

Janet Yellen et l'économie

verneurs de la FED entre 2014 et 2018. En novembre 2020, elle a été choisie par le nouveau Président des États-Unis, Joe Biden, pour occuper le poste de secrétaire au Trésor au sein de son futur cabinet. Bien entendu, sa nomination devra obtenir l'aval du Sénat.

Dans une période de pandémie où tous les pays du monde enregistrent des records absolus de chômage et surtout une décroissance forcée inédite, les États-Unis se tournent pour la seconde fois vers cette femme. Mais, désormais, Janet Yellen a 74 ans et doit gérer la crise économique engendrée par la Covid-19. À cette occasion, elle pourra redessiner l'économie mondiale et *a fortiori* celle des pays émergents, entre autres celle de la Turquie.

Au vu de son âge, force est de constater que, au fil des expériences, on acquiert enfin la sagesse nécessaire pour assumer ce niveau de responsabilité et cela indépendamment de son sexe.

* * *

Je déclarais dans mon éditorial de novembre 2013 d'*Aujourd'hui la Turquie* : *Tout le monde parle de la crise ; mais je ne me souviens pas d'une année où l'on n'a pas parlé de la crise. Peut-être qu'au lieu d'employer le mot « crise » on devrait parler de « dépression permanente ». Comme il s'agit d'une crise permanente, cela signifie que nous en souffrirons, mais que nous lui survivrons.*

Crise, crise, crise...

Le célèbre musicien francophone Timur Selçuk, dans sa chanson intitulée « Ekonomi Bilmecesi » (la devinette de l'économie)¹, chante : « c'est la crise, c'est la crise [...] L'économie est sur ses rails, c'est la crise, c'est la crise, c'est la dépression. »

* * *

Cette fois, c'est une crise pandémique qui entraîne une faillite économique. Il existe plusieurs recettes pour la résorber. Il faudra effacer les dettes créées artificiellement (et obligatoirement) pen-



dant et avant la crise. Pour cela, il y a différentes solutions techniques.

* * *

Mais surtout, en attendant la nouvelle année 2021, je m'ennuie — comme beaucoup d'autres — sans foie gras, sans Champs-Élysées, sans champagne, sans huîtres puisque je reste confiné à Istanbul pour le réveillon.

Comme cadeau, je vous divulgue un secret : Janet Yellen est l'épouse de George Akerlof, prix Nobel d'économie en 2001. Ils ont par la suite mené ensemble des travaux de recherche.

Bonne année 2021.

1- Ekonomi Bilmecesi (Y. Onay / T. Selçuk).



Meliha Serbes

MODE

La Covid-19 et les saisons de 2020

Nous entamons la saison hivernale, mais il me semble que nous n'allons pas pouvoir vivre cette saison comme nous le voudrions. En effet, chaque saison a ses propres activités, vêtements, repas et traditions ainsi que ses objets concrets et abstraits. Cette année, nous n'avons pas pu vivre le printemps. Nous n'avons pas pu voir suffisamment la nature renaître, les plantes qui prennent vie, les arbres qui fleurissent ; ce qui constitue mon spectacle préféré. Les roses sont si belles sur leur branche ! Et je ne parle même pas du parfum des fleurs et de la pluie qui nous ont échappé à cause des masques ! Bref, les changements de saisons nous ont glissé entre les doigts. Nous nous sommes alors contentés de regarder les pluies printanières depuis la fenêtre.

L'été était là, avant même que l'on puisse profiter du printemps. Durant l'été, nous n'avons pu aller à la plage ni regarder le coucher du soleil. La saison estivale s'est achevée avant que l'on puisse organiser des fêtes, des pique-niques et de gigantesques concerts en plein air. Je ne sais pas si nous nous sommes suffisamment sentis vivants

pour vivre la saison estivale. Et tandis que les départs à l'étranger s'avéraient impossibles, les voyages lointains quant à eux devenaient un rêve. Soudain, on réalisait que l'été était terminé.

C'est en sortant le verre à motif d'automne de Starbucks que j'ai réalisé l'arrivée de l'automne. Bien sûr, nous avions confiance en cette saison, nous pensions que tout allait redevenir à la normale. Nous nous sommes trompés. Habituellement, l'automne nous rappelle d'abord l'école, puis les feuilles mortes et enfin la pluie. Mais cette année nous n'avons pas senti l'automne non plus. Fort heureusement, les animaux ont commencé leur hibernation, ce serait une déception s'ils ne le remarquaient pas !



Pendant tout ce processus, il y a ceux qui sont nés et ceux qui sont morts ; anniversaires et fêtes célébrés, de loin...

J'ai hâte de voir les chutes de neige, car l'hiver vient de commencer et, même si je ne m'en rends toujours pas compte, il est bien là ! Alors je veux qu'il neige ! Je me suis demandée quelle était la saison la plus solitaire. J'ai pris ma décision, c'est l'hiver. En effet, au coin du feu, vous pouvez lire un livre et siroter un chocolat chaud pendant qu'il neige, et cela n'a rien à voir avec la Covid-19. Vous êtes chez vous et c'est l'hiver. La première raison pour se confiner à la maison c'est d'abord cette saison puis la pandémie. Vous pouvez organiser sans difficulté une soirée fondue à la maison avec vos amis. Bien qu'il fasse froid dehors, l'intérieur de la maison sera chaud. Et ce n'est pas seulement de la chaleur concrète dont je parle.

Comme vous pouvez le deviner, je suis une enfant de l'hiver. Je suis née en février et ma saison préférée est l'hiver. Quand j'y pense en termes de mode, ma saison préférée est également celle-ci. Que peuvent donner les châles, écharpes, pulls en laine, cuirs et cachemires les plus élaborés ? À quelle autre



saison le plaid est-il si doux ? Le seul bon moment pour utiliser des chapeaux, des bérets et des accessoires en fourrure ? L'hiver est la saison du rouge et du vert. L'orange, le beige et le marron et 50 types de couleurs proches de ces tons sont les plus adaptés pour l'hiver. Cette saison, des couleurs plus terreuses se démarquent. Pour une élégance à la fois minimale et simple, l'idéal reste les tons de terre selon moi. À quelle autre saison la couleur des poils de chameau est-elle si souvent utilisée ?

Il y a beaucoup de choses spécifiques en hiver et la pandémie n'a pas été en mesure d'en emporter la plupart. Alors, continuons à profiter de la vie et à ne pas tomber dans le pessimisme. Nous vaincrons la pandémie, mais j'espère que cela arrivera avant la fin de l'hiver. En espérant des hivers plus heureux, je vous souhaite une très bonne année !

Restaurant et Hôtel, en plein cœur
de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



PREMIUM LIFE
Designed by
DİCE KAYEK



Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...





Eren M. Paykal

C'est le rituel, l'on souhaite une bonne année... Effectivement, l'année passée n'a pas

été à la hauteur de ces bons vœux, mais 2021 pourrait être une année brillante. Justement, cela faisait une éternité que je voulais revenir sur ce sujet éblouissant de l'économie : les pierres précieuses.

Récemment — en novembre dernier pour être plus précis —, un diamant rose/violet découvert en Russie a été vendu aux enchères pour la coquette somme de 26 millions d'USD. Avec cette transaction qui a eu lieu en Suisse, ce diamant rose est devenu le plus cher de l'histoire. Celle que l'on appelle « L'Esprit de la Rose » était une pierre de 14.8 carats... Ce diamant a été découvert en 2017 dans les steppes de la Mère Russe. Il faut rappeler que le plus cher diamant rose est le CTF l'Étoile Rose, de 59 carats, vendu 71 millions d'USD à Hong Kong, toujours en 2017.

Une autre pierre, le diamant bleu Oppenheimer, a convaincu son client pour la somme de 50.6 millions d'USD à

Une année brillante...

Genève. La Lune Bleue, un diamant de 12.03 carats, a quant à elle été acquise pour 48.4 millions d'USD par le magnat hongkongais Joseph Lau.

La série se poursuit avec le Rubis du Crépuscule de 25.9 carats, acheté pour 30 millions d'USD en 2015. L'acheteur est toujours anonyme.

Tandis qu'en 2013, le diamant orange le plus cher de l'histoire a été vendu à 35 millions d'USD. Cette pierre est la plus chère au monde par rapport à ses carats (2.4 millions d'USD/carat).

Cette liste intéressante s'achève avec le Graff Pink, une pierre de 24.78 carats, vendu à 46.2 millions d'USD en 2010.

Pour finir cet article, je voudrais me pencher un peu sur la situation des exportations turques de pierres précieuses.

La Turkish Jewellery, ou la Jewellery Exporters' Association, est l'entité qui gère et s'occupe de l'exportation turque de pierres précieuses. Avant la Covid-19, l'association avait atteint les 3 mil-

liards d'USD d'exportations, avec un objectif de 5 milliards d'USD. Le secteur était assez ambitieux, précisant que la valeur exportée par kilo avait atteint les 721 USD, une valeur multipliée par cent concernant l'exportation turque par kilo. Bien entendu, l'Association s'occupe aussi de l'or et de l'argent. La qualité de la main d'œuvre turque est un plus.

L'Association est responsable non seulement des pierres précieuses, mais aussi des semi-précieuses.

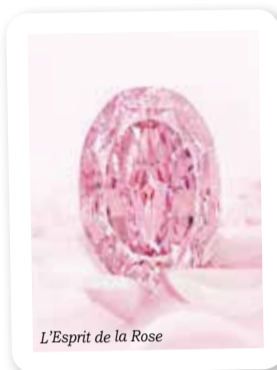
Les principaux clients de la Turquie étaient :

Les Émirats arabes unis (EAU), l'Iraq, les États-Unis, Hong Kong SAR, l'Allemagne, Israël, la Libye, le Liban et l'Italie.

Le montant total s'élevait à près de 4 milliards d'USD.

Quant aux pierres naturelles semi-précieuses, leur exportation atteignait les 2 milliards d'USD.

Tout ça pour vous souhaiter une année 2021 brillante et heureuse...



L'Esprit de la Rose



Derya Adıgüzel

L'importance de l'attention en marketing

La règle la plus importante du marketing est peut-être l'attention. Les gens sont experts en filtrage, car ils ne peuvent pas faire attention à tout. Pour être remarqué, vous devez trouver un moyen d'être plus intéressant ou utile que vos concurrents.

Vous ne voulez pas que de l'attention. Vous voulez l'attention des clients qui achèteront en fin de compte chez vous. Les affaires consistent à faire des ventes. Pas à gagner un concours de popularité. La vie moderne est surchargée d'exigences qui attirent votre attention. Pensez à toutes ces choses qui rivalisent entre elles afin d'attirer votre attention en ce moment même. Il y a du travail à faire, des gens à appeler, des courriels à vérifier, la télévision à regarder, de la musique à écouter et une infinité de sites Web à consulter.

Tout le monde a trop de choses à faire et trop peu de temps pour tout faire. L'attention de vos clients potentiels est en général très limitée. Se tenir au courant de tout ce qui est disponible exigerait beaucoup plus d'attention que ce avec quoi vous devez travailler. Pour compenser, vous filtrez : vous rationnez votre attention en allouant plus de temps aux choses qui vous tiennent à cœur et moins aux choses dont vous ne vous préoccupez guère. Il en est pour tout le monde ainsi, y compris pour vos clients potentiels. Pour attirer l'attention de quelqu'un, vous devez trouver un moyen de contourner ses filtres. Lorsque vous recherchez l'attention de quelqu'un, il est utile de

prendre un moment pour vous rappeler que vous êtes en concurrence avec le reste de son monde.

Pour être remarqué, vous devez trouver un moyen de gagner cette attention en étant plus intéressant ou plus utile que les alternatives concurrentes.

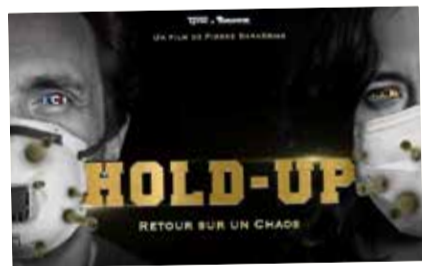
L'attention n'a pas d'importance si les gens ne se soucient pas de ce que vous faites. En matière d'affaires, certains types d'attention ne valent pas la peine d'être retenus. Vous voulez l'attention des clients qui sont susceptibles d'acheter chez vous. C'est ainsi que vous développerez inévitablement votre entreprise. Comme l'attention des gens, la réceptivité est aussi une mesure du degré d'ouverture de la personne à votre message. Les gens ignorent ce qui ne leur importe pas. La forme et la personnalisation de votre message influencent la réceptivité de celui-ci auprès des personnes.

Si vous voulez que votre message soit entendu, les espaces qui véhiculent celui-ci comptent. La forme de votre message a une grande influence sur la réceptivité des gens aux informations que contient ce dernier. Si la forme de votre message suggère qu'il a été créé uniquement pour eux, vous êtes beaucoup plus susceptible d'attirer l'attention de vos clients.



Ce que le film « Hold-up » nous dit de la société française

En novembre 2020, près d'un an après le début de la pandémie mondiale, sortait sur Internet le documentaire « Hold-up : retour sur un chaos ». Le film prétend attribuer l'origine de la Covid-19 à un complot mondial pour imposer la cryptomonnaie et asservir la partie la plus pauvre de l'humanité. Si le film a été quasi-unanimement condamné comme étant « complotiste » par la majorité des médias, il a remporté un certain succès populaire puisqu'il a été visionné au moins six millions de fois sur Internet. Ce décalage frappant entre le blâme médiatique et la curiosité suscitée chez une partie des citoyens, devrait nous interroger sur les causes de l'essor du phénomène complotiste.



Le complotisme, signe d'inculture ?

Il est fréquent de lire qu'un documentaire comme « Hold-Up » est symptomatique d'une défaillance éducative chez les Français, et d'une propension inquiétante à se laisser manipuler. Le complotisme ne serait ainsi que l'apanage des classes les moins éduquées, lesquelles seraient plus aptes à verser dans des lectures paranoïaques de l'actualité. Deux arguments viennent contester cette vision classiste du complotisme. D'une part, le « complotisme » est une catégorie discursive élastique, souvent mal-définie et qui n'est utilisée que pour stigmatiser les mêmes : ceux qui contestent la vérité officielle. Or, proclamer, sans aucune preuve, devant une assemblée qu'il existe des « armes chimiques » en Irak ; chercher, derrière chaque vote « populiste », une influence russe, ou accuser des universitaires de nourrir un projet inavoué de « complaisance avec l'islamisme »,

n'est-ce pas une forme élitiste et parfaitement acceptée de « complotisme » ? De tels discours, qui distillent pourtant bien l'idée d'un complot caché, ne sont jamais qualifiés de « complotistes », car ils sont produits par des élites. Le complotisme n'est donc pas le fait uniquement des « classes populaires ». D'autre part, le film « Hold-up », qui promet de « révéler une vérité cachée », est moins le symptôme d'un « manque de culture » chez ceux qui le regardent, que d'un désir frustré de culture.

Douter, un exercice sain en démocratie

Le film débute ainsi en évoquant les incohérences initiales du gouvernement sur les masques, visant à masquer la pénurie. Il se poursuit en rouvrant le débat sur l'hydroxochloroquine. Comment empêcher des citoyens de s'interroger face à ce qui relève d'un mensonge d'État ou d'un débat scientifique bâclé ? Le com-

plotisme ne naît donc pas d'une faille éducative, mais d'une volonté, parfaitement saine, de faire davantage preuve d'esprit critique. Car en démocratie, douter est une vertu : cette démarche permet de ne pas rester enfermé dans des certitudes médiatiques unanimes. Mais le complotisme rompt ensuite avec ces questionnements légitimes, pour y répondre en malmenant les faits et en assénant des contre-vérités sacrées. « Hold-up » mélange ainsi le thème de la pandémie, des masques et de l'hydroxochloroquine, avec ceux du transhumanisme ou de la cryptomonnaie.

Lutter contre le complotisme

Son succès nous raconte surtout qu'une partie des Français n'a plus confiance dans les médias traditionnels, et se pose des questions légitimes sur les discours officiels qui y sont parfois relayés. Pour lutter contre la récupération complotiste de ce doute, le « fact-checking » ou la stigmatisation ne suffiront pas. C'est en ouvrant les médias à davantage de pluralisme, en cessant d'interdire de poser certaines questions et en admettant l'incertitude sur des événements aussi imprévisibles qu'une pandémie, que l'on parviendra à endiguer le phénomène.



Le monde du football plus engagé que la politique ?

Les insultes racistes proférées à l'encontre du coach adjoint Pierre-Achille Webo, lors du match PSG-Başakşehir le 8 décembre dernier, ne sont que les plus récentes d'une longue liste, large et chargée. Si ces injures ont longtemps été banalisées et les incidents rarement sanctionnés, les joueurs se sont pour la première fois réapproprié leur sport en décidant unanimement de quitter la pelouse en signe de protestation contre les propos racistes prononcés par le quatrième arbitre. Un acte qui rallie plus que jamais politique et sport.

Pour la première fois dans l'histoire de la Ligue des champions, un match a été arrêté à la suite d'accusations de racisme portées sur un membre du corps arbitral. Le 8 décembre, au Parc des Princes, à la 14^e minute, le match PSG-Başakşehir, mollement engagé, est interrompu quand l'arbitre principal, Ovidiu Hategan, ne siffle pas une faute de Kimpembe. Cette indifférence arbitrale est alors très contestée dans les gradins, notamment par l'entraîneur adjoint turc, Pierre-Achille Webo. Le quatrième arbitre, Sebastian Coltescu, agacé par les contestations de la part de l'équipe stambouliote, interpelle l'arbitre principal. « C'est le noir ici. Ce n'est pas possible. Va voir et identifie-le. Ce gars-là, le noir », aurait-il déclaré. Cette communication entre arbitres n'alerte pas Hategan qui, non seulement, ne réagit pas aux propos du quatrième arbitre, mais met un carton rouge à Webo et lui demande même de rejoindre les vestiaires. L'ancien joueur va alors directement intervenir en demandant la raison pour laquelle on le désigne par sa couleur de peau. « Pourquoi avez-vous dit negro ? », demande-t-il au quatrième arbitre avant d'ajouter : « il ne doit pas dire negro ». Alors que l'échange s'envenime, les joueurs s'attroupent sur le bord du terrain, comprennent la gravité de la situation et demandent alors des comptes. Coltescu se défend en avançant un malentendu de traduction. Une ambiguïté linguistique. « Negru, ça veut dire noir en roumain », explique-t-il en affirmant qu'il n'y a aucune connotation raciste. Un argument repris, plus tard, par la presse roumaine. Mais cette explication est erronée selon les joueurs qui demandent à l'arbitre principal l'exclusion du quatrième arbitre. « Quand vous parlez d'un homme blanc, vous dites "cet homme", pas "cet homme blanc". Alors pourquoi quand vous parlez d'un homme noir, vous dites cet "homme noir" ? », intervient Demba Ba, entraîneur adjoint de l'équipe turque. Sans réponse à ses questions, l'ancien joueur franco-sénégalais incite ses coéquipiers, puis ses adversaires, à sortir du terrain dans un élan de solidarité. L'arbitre principal tente alors de calmer le jeu et propose d'échanger la place du quatrième arbitre avec celui présent dans le camion VAR à l'extérieur du stade. Seulement, cette solution a été refusée par les joueurs d'Istanbul qui ne voulaient pas que Coltescu soit impliqué de près ou de loin dans cette rencontre. Ce soir-là, le match ne reprendra pas.

Redistribution des pouvoirs

Une situation inédite. Comme un seul homme, l'ensemble des joueurs quitte la pelouse pour protester collectivement contre le racisme. Ce geste historique, si nécessaire, devrait être normal. Comme jamais auparavant, les joueurs sont soutenus par l'ensemble des entraîneurs et des journalistes présents. Jusqu'ici, ces gestes de protestations étaient plutôt propres aux joueurs à titre individuel. « Ce sera impossible de changer tant que les instances ne changeront pas », avait déclaré Demba Ba lors d'une interview

exclusive accordée à 13 Football. « Ça me touche de voir que le gagne-pain des uns et des autres est beaucoup plus important qu'une valeur humaine », ajoutait alors ce dernier. Habituellement, le règlement de l'UEFA fixe une amende d'au moins 250 000 francs suisses, soit 232 000 euros, à l'équipe qui refuse de jouer. Il y a un an, Demba Ba plaquait déjà pour un changement radical. Seulement, l'unanimité des joueurs a remis en cause ce règlement et a permis de redistribuer le pouvoir. En refusant de reprendre le match et en obligeant les organisateurs à le reprogrammer, les joueurs se sont emparés d'un pouvoir, celui de dire « non ». Bien que les scandales soient nombreux, jamais une telle protestation ne s'était produite auparavant. À leur manière, ils se sont mobilisés pour le droit à la dignité, contre ce qui ne doit plus être accepté, ni dans les tribunes ni dans le corps arbitral. Ainsi, l'inédit de ce match oblige l'instance européenne à réviser la sanction et à prendre des décisions plus fortes et plus « justes ». Principaux protagonistes de leur profession, véritables influences dans les autorités du monde du football, premiers générateurs d'argent, pionniers de leur courant, petit à petit les joueurs prennent conscience de leur influence dans la société et s'emparent des questions sociales, et raciales plus particulièrement. À défaut de pouvoir trouver une institution qui lutte loyalement contre le racisme et pour l'égalité, les sportifs utilisent leur visibilité et leur voix pour transmettre des messages de révolte et de ras-le-bol. La Ligue des champions étant la principale compétition de football des clubs et l'un des championnats les plus suivis au monde, autant dire que la résonance du message est considérable. « Quand tu touches la poche de quelqu'un, je vais te dire, il va trouver des solutions », avait affirmé Samuel Eto'o dans le reportage « Je ne suis pas un singe », réalisé par Olivier Dacourt et Marc Sauvourel. Une dizaine de jours après l'incident, Demba Ba a affirmé à la presse turque que le quatrième arbitre l'avait contacté pour présenter ses excuses : « Sebastian Coltescu m'a appelé et m'a expliqué qu'il n'était pas un homme raciste. Il s'est excusé pour ce qui s'est passé. Il est désolé pour ce qui est arrivé ».



Action collective à résonance mondiale

Beaucoup de confusions s'en sont suivies après la sortie des équipes du terrain. Peu d'informations, peu d'explications. À l'issue de cette soirée, la presse du monde entier se fait le relais des indignations partagées par les instances sportives et les personnalités publiques. En France, en Turquie, comme en Roumanie et dans le reste du monde, les réactions n'ont pas tardé à pleuvoir sur les réseaux sociaux. Les joueurs, en soutien de leurs confrères, ont été nombreux à partager le slogan habituellement utilisé par l'UEFA « No To Racism ». L'UEFA est restée quant à elle très silencieuse. Cette séquence, qui marque une grande avancée dans la lutte contre le racisme dans le sport, a également frappé par l'absence de réactivité d'un des principaux acteurs concernés, l'UEFA. Jamais l'instance européenne n'avait semblé autant dépassée par une situation aussi chaotique. Ce n'est que des heures après l'incident qu'elle s'est décidée à communiquer sur les réseaux sociaux et à afficher sa position : « L'UEFA est consciente de l'incident qui a eu lieu ce soir en Champions League lors du match entre Paris et Istanbul Başakşehir. Le racisme et les discriminations, sous toutes leurs formes, n'ont pas de place dans le football. #NoToRacism ». Elle déclare alors également l'ouverture d'une enquête approfondie. Le patron de la Fédération française de football, Noël La Graët, a lui voulu partager son opinion : « Ces incidents sont inacceptables et n'ont pas leur place dans les stades ». C'est pourtant le même homme qui avait déclaré en septembre dernier que « le

phénomène raciste dans le sport et dans le football en particulier n'existe pas ou peu ». Du côté turc, les réactions ont été nombreuses. Le président Recep Tayyip Erdoğan a manifesté son soutien aux

joueurs. « Je condamne fermement les remarques racistes tenues à l'encontre de Pierre Webo, de l'équipe technique de Başakşehir, et je pense que les mesures qui s'imposent seront prises par l'UEFA », a écrit le chef de l'État turc sur son compte officiel Twitter. « Nous sommes inconditionnellement contre le racisme et la discrimination dans le sport et dans tous les domaines de la vie », a-t-il ajouté. Au lendemain de l'incident et face à cet écho planétaire, le ministre des Sports roumain, Ionut-Marian Stroe, a déclaré à la télévision : « Je présente mes excuses au nom du sport roumain pour cet incident malheureux qui ne nous représente pas. »

Genoux à terre, poings levés

Dans le cadre de la sixième journée de la phase de groupes de la Ligue des champions 2020-2021, la deuxième rencontre entre PSG-Başakşehir a été programmée au lendemain de l'altercation, surveillée par une nouvelle équipe d'arbitres afin de jouer les minutes restantes. Les premières images de cette reprise affichent les joueurs de football, Parisiens et Stambouliotes, un genou à terre et le poing levé. Cette image forte marque la suite d'un match qui fera date. Ce geste ne condamne pas seulement les insultes racistes, mais toutes les discriminations raciales, plus que jamais au cœur du débat public. Cette année, la lutte contre le racisme a fait l'objet de nombreux mouvements à travers le monde. De la mort de George Floyd à celle de Brianna Taylor, du passage à tabac de Michel Zecler à toutes les victimes de racisme. Ces événements déplorables et révoltants ont posé le problème du droit à la sécurité de ceux qui ne sont pas blancs dans les sociétés occidentales. Désormais, les prises de position ont dépassé le cadre de l'individualité. C'est maintenant l'engagement de tout un corps professionnel et parfois de toute une communauté. Cette lutte ne se cantonne pas qu'au football ou au sport. Sa dimension est beaucoup plus importante, elle atteste de la volonté de vouloir « faire bouger les lignes ». Un message fort, un message entendu. Un message soutenu.



La littérature francophone d'une âme turque :

Osman Necmi Gürmen

Aujourd'hui la Turquie a rencontré Anne Courcelle, la veuve d'Osman Necmi Gürmen, l'auteur du célèbre « *Râna* » (2011) ou encore de « *L'Écharpe d'Iris* » (1976), un chef-d'œuvre écrit en français. Cette dernière a accepté d'évoquer pour nous la façon dont Osman Necmi Gürmen est devenu un célèbre écrivain turc de la littérature française moderne.

Osman Necmi Gürmen, né en 1927 à Siverek, était un passionné, un idéaliste, un réel amoureux de la musique et un débrouillard. En effet, ce dernier, avant de devenir l'écrivain que nous connaissons aujourd'hui, a d'abord dû quitter Paris où il effectuait ses études afin de retourner en Turquie pour des raisons familiales. Il a alors été constructeur, exploitant puis hôtelier. Finalement, après de longues années, Osman Necmi Gürmen a pu enfin abandonner les métiers alimentaires pour s'adonner à sa passion : l'écriture.

Maitrisant aussi bien le turc que la langue de Molière, l'un de ses choix cornéliens a toujours été de décider s'il allait dévoiler son imagination et ses sentiments dans un style linguistique français ou turc. Il choisit le français pour sa première œuvre *L'Écharpe d'Iris*. Son penchant pour la langue française lui vient de son père. Après l'école primaire en Turquie, il a suivi ses études secondaires au collège français Saint-Joseph, avant de s'établir seul en France pour ses études supérieures. Malgré cette scolarité francophone, c'est son père qui lui apprit la langue française, et

ce depuis sa plus tendre enfance. C'est ce parcours singulier qui fit de lui un prodige des deux langues et qui explique son amour singulier pour le français alors que, tout jeune, il se délectait déjà des livres de Baudelaire et de Balzac.

Dans ses livres, qui sont pour la plupart biographiques, il décrit l'intériorité, les sentiments. *Râna*, l'un de ses romans les plus célèbres, est une biographie qui raconte l'histoire d'une femme ottomane et qui a pour thème la folie. Visant un public féminin, cette œuvre représente un travail extraordinaire. En effet, il fut nécessaire pour l'auteur de se glisser dans la peau de l'autre sexe afin de faire la narration de la vie d'un personnage féminin et de ses sentiments avec le plus de justesse possible. Ce fut un pari qu'Osman Necmi Gürmen a réussi à la perfection. Anne Courcelle nous révèle qu'ayant été un grand lecteur, il s'était inspiré des chefs-d'œuvre de Marguerite Yourcenar afin de comprendre la femme dans son ensemble. *Râna*, tout comme *L'Écharpe d'Iris*, était d'ailleurs l'un des livres favoris de son auteur qui écrivait

également des ouvrages historiques, en attestent ces deux derniers romans.

Si le silence régnait en chef d'orchestre lorsqu'il écrivait, Osman Necmi Gürmen se passionnait également pour la musique. « *Il ne jouait pas d'instruments, mais il avait la fibre musicale* », nous confie Anne Courcelle avec une pointe de nostalgique. Il aimait la musique classique, le violoniste et virtuose Paganini, les prodigieuses énergies de Beethoven. Osman Necmi Gürmen était un homme tourné vers l'avenir et dont la philosophie de vie était d'analyser le progrès afin de combattre l'injustice, sa bête noire. D'après Anne Courcelle, « *il était un grand humaniste* », un philanthrope. C'était donc pour maintenir le combat de ses idées qu'il consacrait autant de temps à l'écriture. Il allait jusqu'à étaler l'écriture d'un livre sur trois ans afin d'espérer effleurer la perfection. Meticuleux et passionné, il passait des heures à se documenter, particulièrement pour l'écriture de ses livres historiques.

L'écriture était pourtant une passion qui le rongait. Éternel insatisfait, un sentiment



d'inachevé l'accompagnait en permanence. Tel un artiste. Anne Courcelle nous permet de comprendre un peu plus Osman Necmi Gürmen lorsqu'elle nous dévoile quelques-unes de ses habitudes : « *Il ne pouvait pas écrire à l'extérieur [...] Il écrivait sur son bureau des heures et des heures durant* ». Un travail acharné qui ne lui a pourtant jamais permis de gagner sa vie avec ses livres, bien que ses deux premiers ouvrages aient été publiés chez Gallimard. D'ailleurs, si ses œuvres ont été traduites en différentes langues, notamment en japonais, Anne Courcelle nous explique qu'il était difficile pour lui d'être publié en France. La marchandisation de l'art, la nécessité d'obtenir une interview pour expliquer une œuvre représentent le « *très mauvais côté du métier d'auteur* », souligne Anne Courcelle avant d'ajouter : « *C'est une souffrance dans l'écriture. On n'arrive à exprimer qu'une faible partie de ce que l'on ressent* ». Elle contraste néanmoins cet aspect avec le « *bonheur lorsqu'on accouche de quelque chose* », la satisfaction de finaliser son œuvre.

* Anaëlle Barthel

Un prix Goncourt dans un contexte particulièrement difficile

Le 30 novembre dernier, Hervé Le Tellier a décroché, pour son livre « *L'Anomalie* », le prix le plus prestigieux de la littérature française : le prix Goncourt.

C'est loin de la cérémonie annuelle au restaurant parisien Drouant et des bousculades de journalistes qu'Hervé Le Tellier a reçu son prix. En effet, dans le cadre sanitaire de la Covid-19, c'est par vidéoconférence et sur la plate-forme Zoom que l'annonce a été faite par le président de l'académie Goncourt. Ce dernier et le reste des jurés se sont montrés très enthousiastes à l'égard de ce livre, *L'Anomalie*. Hervé Le Tellier a obtenu huit voix contre deux pour *L'Historiographe du royaume* de Maël Renouard. L'écrivain, scénariste et président du juré, Didier Decoin, a d'ailleurs suggéré que ce roman devrait avoir une autre vie, peut-être sur le grand écran ou même sous forme de série. Une suggestion qui ne semble pas déplaire à son auteur. « *Il y a une vraie dimension cinématographique. Il y a une arche narrative, comme on dit dans le vocabulaire de la série. Ça ne me déplairait pas de voir ce livre incarné sur l'écran* », a admis Hervé Le Tellier lors de son échange avec le juré en vidéoconférence.

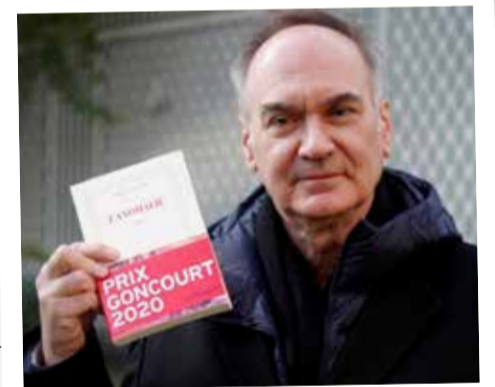
Cette cérémonie fut donc inhabituelle, mais le lauréat s'est dit ravi d'avoir « *évitée cette situation un peu embarrassante où nous sommes face à une forêt de micros*

où l'on ne sait pas très bien quoi dire », avant d'ajouter au micro de la matinale de France Inter : « *devant mon écran, j'étais moins impressionné par la déferlante médiatique et je savais un peu plus quoi dire* ».

Au-delà de la forme, ce prix intervenait dans un contexte pour le moins difficile pour le monde du livre. En effet, durant le deuxième confinement en France, certains magasins ont dû baisser le rideau tandis que d'autres commerces continuaient à recevoir des clients. Parmi les fermetures annoncées, celles des librairies, des commerces jugés « non essentiels ». Une mesure qui en a étonné plus d'un alors que l'Hexagone est réputé pour son attachement à la littérature et que son voisin belge a autorisé l'ouverture des librairies pour maintenir en vie cette forme de culture. Pour les librairies françaises, cette fermeture d'un mois a de lourdes conséquences économiques, et ce malgré la mise en place des livraisons et du fameux *click and collect*. En effet, les libraires se sont retrouvés avec des stocks importants d'inventés puisque, en général, les clients qui pénètrent dans une librairie font des achats dits de

« pulsion ». Or, avec ce nouveau confinement et cette fermeture forcée, les achats de « pulsion » ont été bien moins nombreux, voire absents, ce qui se ressent dans le chiffre d'affaires... Les libraires constatent aussi une réorientation des lecteurs vers les *best-sellers*, soit vers des livres à succès souvent impulsés par les médias. Or, avec le prix Goncourt, *L'Anomalie* de Hervé Le Tellier risque à son tour de devenir un livre à succès.

C'est donc en solidarité avec les libraires que la cérémonie des Goncourt a été décalée au 30 novembre. Si la récompense d'un prix Goncourt est symbolique (un chèque de dix euros), c'est un considérable coup de pouce pour le livre lauréat - et donc pour les librairies qui le commercialisent - en ce qui concerne les ventes. En effet, un Goncourt se vend en moyenne à 345 000 exemplaires ; ce à quoi il faut ajouter sa traduction en plusieurs langues et une distribution à l'étranger. Ainsi, faire coïncider la réouverture des librairies avec la cérémonie avait pour but d'aider les libraires à attirer la clientèle en cette fin d'année singulière qui résonne parfaitement avec le titre du livre récompensé.



L'Anomalie est le huitième roman de Hervé Le Tellier. Celui-ci raconte les suites d'un événement apparemment inexplicable, à savoir un vol Paris-New York qui se reproduit deux fois à quelques mois d'intervalle avec exactement les mêmes passagers. Entre tous les passagers, l'auteur s'intéresse particulièrement à 11 d'entre eux et en fait le portrait. L'originalité de l'œuvre réside dans la manière dont l'auteur fait appel à plusieurs genres littéraires. Chaque personnage est peint avec un genre littéraire précis. *L'Anomalie* est un véritable mélange de styles, entre le roman d'espionnage et le roman d'amour, en passant par le roman policier. Hervé Le Tellier précise « *qu'il s'agit d'un jeu, d'une question de rythme* ». Avec cet avion qui n'arrive pas à destination et où chaque personnage va être confronté à lui-même, ce livre explique la multitude et la complexité des personnalités que chacun d'entre nous peut avoir en lui. Ceci explique certainement le choix de la couverture : une femme dupliquée à l'infini.

* Lamia Bensid

Eda Dereci : « En dessinant, je crée un espace de rêve »

(Suite de la page 1)

« En réalité, beaucoup de choses que je réalisais depuis mon enfance comme le dessin, la conception de petits objets et de jeux, m'ont grandement inspiré dans le processus créatif que j'exerce dans ma profession. Ces aptitudes sont à l'origine de mon métier actuel », nous explique l'illustratrice.

Eda Dereci organise et anime également des ateliers d'art avec des enfants de différents groupes d'âge dans des galeries d'art et des musées tels que le musée Sabanci, le musée Rezan Has et Arkas Art. Elle participe ainsi aux projets de différentes institutions travaillant avec des enfants en tant que professeure d'art ou responsable d'atelier. En raison de la pandémie, la plupart de ses activités se font actuellement en ligne.



Lorsqu'il s'agit d'évoquer son travail et ses sources d'inspiration, Eda Dereci souligne qu'elle « aime surtout dessi-



ner dans la nature, à l'extérieur ». Ainsi, emportant son matériel avec elle, la dessinatrice choisit un endroit dans lequel elle se sent bien : « Je m'inspire alors pour dessiner des petits détails de la nature qui m'entoure ainsi que des changements de lumière. La lumière qui frappe des feuilles, un petit bosquet et même une route traversant la forêt peuvent constituer des éléments d'inspiration pour moi. Il en est de même avec la musique que j'écoute en travaillant, ou encore la couleur et la texture des matériaux que j'utilise ».

Dans son esprit résonnent les paroles de l'écrivain Roald Dahl : « Et, surtout, ayez les yeux ouverts sur le monde entier, car les plus grands secrets se trouvent toujours aux endroits les plus inattendus. Ceux qui ne croient pas à la magie ne les connaîtront jamais ». Voilà des mots qui ont toujours inspiré Eda Dereci.

Lorsqu'on lui demande pourquoi elle dessine, Eda Dereci répond : « La rencontre de mes émotions avec des couleurs et des lignes me rend heureuse.

Lorsque je dessine, et plus largement dès que je crée, je me nourris d'abord d'émotions et je les façonne. De plus, le fait que mes dessins insufflent à ceux qui les regardent une impression de bonheur, d'apaisement, de quiétude et de sincérité me prodigue une grande satisfaction. J'ai ainsi l'impression de créer des contes de fées. Pour moi, dessiner c'est un peu comme créer, pour moi et pour les autres, un espace où l'on a toute la liberté de rêver ».



Si Eda Dereci compte bien continuer à dessiner, à illustrer et à créer tout en poursuivant ses ateliers avec les enfants, elle souhaite également dans les années à venir se former à la protection et à la préservation des biens culturels et naturels, car la nouvelle génération doit être rapidement sensibilisée à ces enjeux.

www.edadereci.com

<https://www.instagram.com/edadereci/>

<https://www.instagram.com/4oda/>

* Dr. Mireille Sadège



Muzaffer Ayhan Kara

Göztepe le légendaire !

Le club de Göztepe a été fondé à Izmir en 1925. Dans cinq ans, il sera centenaire. C'est l'un des symboles du football d'Izmir et de Turquie. Chaque année, le 14 juin, le club célèbre son anniversaire en organisant différents spectacles à Yalı (un tronçon de front de mer à Izmir, situé entre Karataş et Üçkuyular) avec la présence d'environ 100 000 supporters. À partir de 19 h 25, le boulevard Mustafa Kemal est fermé à la circulation tandis que le public se met à chanter. Tous les fans de Göztepe sont présents et ont revêtu leur maillot.

Pourquoi une légende ?

Dans les années 1960, Adnan Süvari, qui avait appris le football moderne en Angleterre, est nommé à la tête du club qui reprend du rythme et gagne consécutivement la coupe de Turquie et celle de la Présidence. Il ne s'endort néanmoins pas sur ses lauriers. À cette époque, il existait la Coupe des villes de foires et en 1968, après une défaite (2-0) contre l'Atletico de Madrid (Espagne), le club balaie leur adversaire (3-0) au Stade Alsancak d'Izmir avec deux buts du Bombardier Hamdi (Bombacı Hamdi) et un autre but du capitaine Gürsel. C'est le premier club turc à accéder aux demi-finales d'une coupe européenne. C'est la victoire d'une équipe jouant ensemble depuis de longues années. Elle continuera ainsi jusqu'aux années 1970.

Une inscription splendide de cette équipe existe dans le jardin de Güzelyalı, le jardin s'appelant « Fuat Göztepe », le fondateur du club.

Fait intéressant : le directeur technique Adnan Süvari était en même temps directeur technique de la sélection nationale turque. Il a permis aux joueurs de cette équipe légendaire comme le gardien Ali, les attaquants Fevzi, Nevzat et Gürsel, de porter le maillot national. Le gardien Ali Artuner a été l'un des meilleurs gardiens de tous les temps et « l'Anglais Nevzat », Nevzat Güzelirmak, l'un des meilleurs milieux. Le « bulldozer » Fevzi (Zemzem) était quant à lui le meilleur buteur de la ligue turque avec le maillot de Göztepe.

Les légendes côtoient le club

Le bombardier Halil et Nevzat Güzelirmak nous ont récemment quitté. Les autres légendes que sont Fevzi, Ertan, Mehmet et Cudi vivent près du club et gardent le contact. Le président du club, Sepil, amenait ces joueurs avec des voitures VIP au club et suivait le match avec eux. J'en ai été le témoin direct. Après avoir suivi les étoiles de Göztepe au Mithatpaşa İstanbul, je suis devenu ami avec eux quand je me suis installé à Izmir. Je vis près du stade Gürsel Aksel et nous sommes tous ensemble. Salut au beau jeu, à la légende du football turc Göztepe, à Adnan Süvari, Gürsel, Ali, Halil et Nevzat. Longue vie à tous ceux qui sont en vie...



Gözde Pamuk

Dès la fin de la Première Guerre mondiale, les jeunes filles turques ont commencé à se rendre dans les écoles de théâtre d'Istanbul. Malgré la permission d'être étudiante, celles qui étaient de confession musulmane n'étaient pas autorisées à monter sur scène. Avec l'établissement de la République de Turquie par Atatürk en 1923, toutes les artistes ont enfin pu exercer leur métier de comédienne sur scène. Jusqu'à cette date, seuls ceux qui n'étaient pas musulmans ou les étrangers en tournée faisaient bouger les quartiers d'Istanbul par le théâtre et la danse. La première comédienne turque à se produire sur scène fut Afife Jale. Elle qualifia sa première scène de sa « première nuit entièrement heureuse » de sa vie.

Les chanteuses locales ont commencé à adapter les musiques internationales en les adaptant au style turc. La première à le faire pour le tango fut Seyyan Hanım.



Délicatesse féminine des années 1930

Avec sa coupe de garçonnet, elle fut parmi les premières chanteuses turques à renoncer aux genres classiques pour créer sa propre interprétation. En 1932, elle interpréta une mélodie du compositeur turc Necip Celal avec les paroles de Necdet Rüştü. Elle fut la première à introduire le tango turc. La modernité turque continuait à s'affirmer par la musique. Le compositeur Paul Hindemith a créé en Turquie le premier conservatoire national en 1935.

Roza Eskenazy, surnommée « la reine du rebetiko » dans les années 1930, était une chanteuse turco-grecque issue d'une famille juive. Elle chantait le style folklorique de Turquie et de Grèce. Le rebetiko était devenu un genre musical transnational. L'instrument de musique qui se distinguait à cette période était sans doute l'oud (qui signifie « le bois » en arabe) à onze cordes pincées, qui était également présent dans l'orchestre de Roza Eskenazy. Cet instrument comble aujourd'hui encore la curiosité musicale et folklorique de plusieurs professionnels et amateurs.

Celle qui a eu le privilège d'être la première à chanter devant Atatürk est la chanteuse Safiye Ayla. Chanteuse de musique classique turque, elle a réussi à créer un style mélancolique d'amours anatoliens avec la modernité musicale turque tout en gardant l'attache ottomane. D'après son testament, elle a fait don de tout ce qu'elle avait à l'Association d'Éducation turque. Les sœurs Lale et Nerkiş, immigrantes musulmanes



de Thessalonique, ont contribué, elles aussi, à la naissance de la musique classique turque. À la différence des autres chanteuses mentionnées, elles mêlaient la musique classique turque aux formes occidentales d'opéra. Elles ont notamment suivi des cours de piano et de chant prodigués par de nombreux professeurs des Conservatoires de Paris et de Saint Petersburg. Chacune de ces artistes féminines fait partie du ravissement de l'art et de la culture en Turquie. Encore aujourd'hui, leurs scènes et leurs voix font voyager les auditeurs dans le temps.





Daniel Latif

Je prends place à bord d'un monospace et, une fois n'est pas coutume, je m'installe au volant. Ce n'est pas n'importe quel monospace, c'est un huit places entièrement électrique. On ne peut rien vous cacher, il s'agit du nouvel EQV griffé Mercedes-Benz.

Si cela ne vous dit rien, vous l'avez très certainement croisé sous une autre forme dans les rues. Il s'agit de l'homologue du Mercedes-Benz Class V, celui que vous avez déjà pris en taxi, aperçu devant les hôtels, emprunté comme navette pour aller dans un aéroport. Bref, il n'est jamais très loin, mais en *full* électrique. Un virage quelque peu surprenant pour ce type de véhicule, mais qui reste une anticipation au vu des prochaines restrictions dans les grandes villes, notamment à Paris où les véhicules diesel devraient être bannis en 2024.



Chose singulière et peut-être triviale, il y a toujours une clé et ça, on aime bien. Contact, on tourne... Silence ! Eh oui, c'est normal. On l'avait déjà oublié, mais ce EQV est électrique ! Puis, l'on manœuvre pour sortir du parking, un petit coup d'œil à droite et à gauche, hop ! Ça passe. Vous roulez, vous commencez à maîtriser le gabarit, et vous vous dites : « *tiens ça navette, je te conduis les doigts dans le nez* ». Enfin, vous conduisez tellement bien que non seulement vous en oubliez son gros gabarit, mais surtout vous réalisez que le fourgon est complètement électrique. Avec tout le confort à bord, la radio, la clim et tout ce que vous

Mercedes EQV : on en oublierait qu'il est électrique



aviez dans une voiture thermique y compris l'agrément de bord, la qualité des boiseries, l'absence de sensation bizarre que l'on ressent lorsque l'on conduit un véhicule électrique, Mercedes Benz a réussi à élaborer une alternative qui parvient avec brio à ne pas faire ressentir la sensation du : « *c'était mieux avant !* »

Petit passage à la station d'essence. Étonnant pour un véhicule électrique, mais en fait cette station Shell de Nemours est équipée d'une borne de recharge rapide pour véhicules électriques. Non pas que nous n'avions plus d'autonomie, mais juste pour nous mettre à fond dans la peau d'un automobiliste électrique. Car c'est nécessairement un point de passage au bout de 353 km d'autonomie offertes par la batterie (Batterie garantie 8 ans/160 000 km) d'une capacité de 100 kWh permettant au fourgon de développer une puissance de 204 ch. Batterie qui se trouve sous le plancher, ce qui préserve l'habitabilité et le coffre arrière. Il faut se garer en bataille, ce qui n'est pas pratique avec ce gabarit, d'autant plus que la prise se trouve à l'avant.

« *BRRRRRRRRrrrrMMm* », tiens donc ces bornes de recharge du réseau IONITY font un drôle de raffut.

En temps normal, il faut scanner un code QR pour activer la recharge et,



grâce à un partenariat entre Mercedes-Benz Me charge et IONITY, vous profitez du kWh à 0.29 centime au lieu de 0.79 ! C'est un partenariat qui vous offre des réductions sur d'autres bornes de recharge. Hasard ou jour de chance, nous avons pu faire le plein gratuitement. Bug ou générosité de la borne, cela nous a séduits. On s'est alors penchés sur l'étrange machine qui fait un sacré boucan. Cette dernière est stickée du logo Shell. Au-dessus, on peut y lire IONITY. Sur le côté, on observe un oiseau rouge en plein envol s'éloignant d'un drapeau de l'Union européenne et l'on peut lire en dessous et sur les écrans : « *co-financed by the Connecting Europe Facility of the European Union* » — traduit en français, ça devient relativement pompeux ! Mais peu importe, c'est toujours sympa un plein gratuit. Merci l'Europe ! Pour une fois que l'institution offre quelque chose,



il faut s'en réjouir.

45 minutes de recharge plus tard en courant alternatif, et vous pouvez repartir ! Le EQV propose de nombreux modes de conduite : Mode E+ pour bénéficier d'une autonomie maximale, mode E pour éco, mode C qui bascule en confort, mode S pour Sport, mais ça, vous le saviez déjà ? Pour les pinces intergalactiques, il y a la possibilité de combiner différents modes de récupération d'énergie avec les palettes au volant, notamment le « *mode D — —* » qui freine instantanément dès que vous levez le pied.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com



Ali Türek

« Mes Villes - bis »

C'était il y a sept ans et je restais debout sur une colline qui donnait, impérieusement, sur une nouvelle ville que je connaissais depuis bien longtemps. J'écrivais ces quelques lignes d'une toute nouvelle page de ma vie...

À deux minutes de là où j'habitais, dans ce vieux coin de Montmartre, Paris semblait être tranquille, à la fois bien connu et étrange. Paris n'était plus cette ville-musée qui ne faisait que fasciner, impressionner. La ville dévoilait un tout autre visage. Elle touchait, maintenant, quelque chose de plus proche. Parfois y régnait un pur spleen profond. Parfois, un chaos inouï y dominait tout. Pourtant encore, au bout d'une rue en pente, elle fascinait. Elle surprenait.

Depuis, j'ai toujours raconté, témoigné, partagé dans ces lignes. Avec le temps, un tout nouveau monde s'est vu construire et Paris est devenue la ville où je « vis ». De nouveaux paysages, de nouveaux visages, de nouvelles habitudes m'ont rejoint.

Très tôt le matin, quand je traverse la Seine et contemple la ville qui dort encore, contrairement à mes débuts dans cette ville, tout ne me rappelle plus Istanbul désormais.

Les lignes de mes chroniques dans les pages d'*Aujourd'hui la Turquie* m'ont accompagné dans cette marche. Meilleures compagnes de route, elles m'ont vu traversé par des certitudes, des incertitudes, des questionnements, des craintes, des joies...

Aujourd'hui, je me trouve encore dans une nouvelle phase. Je me sens vivre simultanément dans deux espaces bien distincts. Je vis, en même temps, dans mes deux villes. Je vis, en même temps, dans deux pays. Ces deux pays qui ont une longue histoire commune tissée par des décennies d'attirance, d'amitié, de relations diplomatiques... Mais aussi, par des décennies de craintes et parfois de méconnaissance mutuelle qui les séparent.

Néanmoins, au fond, même dans la traversée la plus sombre, une véritable lumière existe. Car ces deux pays sont réunis par des liens humains solides, des passerelles puissantes. Au milieu des tensions et des bouleversements, au tournant des changements, ces liens savent à merveille garder un lien. Quel regard faut-il porter sur ces hauts et ces bas ? Ne suffit-il que de s'indigner, de réciter de belles paroles ou au contraire de se réfugier sous la résignation ? Comment traverser, dépasser toutes ces épreuves ?

Entre les rives du Bosphore et de la Seine, chaque jour en est un nouveau et il est vivace. Chaque jour, plus riche que la veille, s'écrit au pluriel. Il s'écrit par les efforts, les allers-retours incessants, la volonté et la détermination de dizaines et de dizaines de milliers d'individus.

Les liens entre ces deux villes et les deux pays se recréent tous les jours. Chaque jour y gardant une nouvelle lumière, ni le lever ni l'éternel coucher de soleil n'y restent jamais identiques. Chaque jour, ces liens se réinventent dans l'harmonie et restent, pour cela, à célébrer.



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

C'est ainsi qu'est présenté cet écrivain français d'origine turque et kurde sur la première page de son livre qui a eu le Prix Goncourt du premier roman, le Prix Première et le Prix Régine Deforges du premier roman. C'est à la suite de sa traduction en turc que j'ai entendu parler de cet auteur. Et c'est en français que je le découvre avec grand intérêt. Il écrit en français, dans la langue de banlieue, un style en argot très bien maîtrisé. Au point d'avoir un glossaire à la fin du roman, pour faciliter la lecture, mais aussi pour familiariser les lecteurs à un langage vivant ! Il glisse avec fluidité et simplicité entre ces mots, il en fait un style. Mahir Güven raconte l'histoire d'un grand frère. Il est chauffeur de VTC. Il est un peu fou et cherche sa place dans

Grand frère

De mère turque et de père kurde réfugiés en France, Mahir Güven est né sans nationalité en 1986 à Nantes. Il a grandi entre la ville et les vignes auprès de sa grand-mère. Il travaille en région parisienne. « Grand frère » est son premier roman.

la société. Il vit avec son père, lui-même chauffeur de taxi. Grâce à son travail, il met un peu les choses en route, mais ça ne suffit pas. Il est tourmenté par la disparition de son frère qui est parti en Syrie, engagé en tant qu'infirmier dans une ONG. Nous lisons dans ce récit que la perte construit l'arrière-fond. La perte, ses traces dans le vide. La question de l'appartenance reste ouverte. Comme être assis entre deux chaises, l'équilibre identitaire semble fragile. A la marge et en mal, comment se faire reconnaître par l'Autre sans heurter les siens ? « *La vie ? J'ai appris à la tutoyer en m'approchant de la mort. Je flirte avec l'une en pensant à l'autre. Tout le temps, depuis que l'autre chien, mon sang, ma chair, mon frère, est parti loin, là-bas, sur la*

terre des fous et des cinglés. Là où, pour une cigarette grillée, on te sabre la tête. En Terre sainte. Dans le monde des gens normaux, on dit "en Syrie", d'une voix étouffée et le regard grave ».

L'histoire se tisse du début à la fin sur ce rapport à l'Autre et à la langue. La question de l'appartenance est liée à celle de la reconnaissance par cet Autre. Ce lieu d'ailleurs comme Autre se trouve à la fois déstabilisé par l'argot et aussi reconnu par un mouvement inverse, par le langage littéraire. De sa lecture on n'en sort pas indifférent. Touchant à travers ce jeu de langue l'un des sujets les plus actuels et brûlants. Mahir Güven ne déçoit en aucun cas son lecteur. Il reste honnête à sa langue et à son écriture. Bravo au jeune auteur.



Dr. Gökür Gündoğan

PhD management culturel
Ambassadrice culturelle de
l'Université du Vin
(Vallée du Rhône)

Pouvez-vous nous parler de votre parcours ? Après avoir importé plusieurs marques de bières étrangères en Turquie, pourquoi vous êtes-vous orientés vers la production du vin ?

Je suis né en 1966 à İzmir. Après avoir été élève à l'Özel Türk Koleji, j'ai passé cinq ans à l'Institut Le Rosey, à Rolle en Suisse. Par la suite, j'ai obtenu mon diplôme d'administration à l'université de Pepperdine, à Malibu en Californie. J'ai obtenu ensuite une licence de pilote aérien privé chez American Flyers en Californie en 1989.

Entre 1990 et 1992, j'ai travaillé à Londres dans le secteur de la finance et je suis rentré en Turquie en juin 1992. En novembre 1993, j'ai fondé une société qui avait pour but d'importer des bières et du vin. D'ailleurs, parmi les vins français réputés, j'importe toujours des vins des maisons Joseph Drouhin, Famille Perrin, Jean-Pierre Moueix... Quand je visitais les vignobles avec qui je faisais des affaires et que j'ai commencé à connaître les producteurs dont j'importais les vins, j'ai eu l'idée de produire du vin en Turquie. Car, on le sait tous, le vignoble turc est le cinquième plus grand vignoble du monde par sa superficie et nous possédons des centaines de cépages indigènes très intéressants. Nous pouvions être comme l'Italie et l'Espagne... Notre aventure dans la production de vin a commencé en janvier 2000. J'avais 33 ans.



Vignobles à Şarköy, en Thrace

Vous avez des vignes en Thrace et en Égée à Denizli. Envisagez-vous d'élargir le nombre de vos vignes avec d'autres terroirs ?

Notre première vigne était celle d'İzmir Kaynaklar. Nous l'avons plantée en 2002. La seconde, c'est celle de Hoşköy en Thrace, plantée entre 2003 et 2005. Quant à notre troisième vigne, c'est celle de Şarköy, toujours en Thrace. Nous l'avons achetée. C'est une vieille vigne de cépage Yapıncak, de 50 ans. Dernièrement, nous avons acheté notre quatrième vigne, à Çanakkale, Bayramiç. C'est également une vieille vigne de 35 ans, avec le cépage Karasakız.

Si les conditions sont favorables, nous souhaiterions élargir nos vignes. Si un cépage appartient à un terroir spécifique, nous préférons nous déplacer dans son terroir originel.

Comparé aux autres producteurs, vous suivez une politique un peu différente, en dehors des vignes appartenant à Paşaeli, vous avez des vignes en cogestion. En quelques mots, comment fonctionne ce système ?

Entretien avec Seyit Karagözoğlu

Paşaeli Winery : une vision unique et originale pour la viticulture turque

Ce système est fréquent à l'étranger. Nous essayons de travailler chaque année avec les mêmes vigneron. Notre équipe agricole est en coopération avec eux, et surtout elle surveille la façon dont ils traitent leurs vignes. Ainsi, on obtient les raisins du même terroir chaque année avec un certain contrôle sur la récolte.

Vous avez choisi de travailler avec des cépages totalement oubliés. Pourquoi un tel intérêt pour ces cépages rares ?

Premièrement, je prends du plaisir à travailler avec les cépages locaux. Ce sont les trésors de notre pays. C'est une mission pour nous de les préserver et de les faire connaître au niveau international. Vous savez, partout dans le monde nous retrouvons des cabernets sauvignon, des merlots, etc. Mon avis personnel est que, si la Turquie doit s'ouvrir au marché vinicole international, cela doit être avec les cépages indigènes.



Vignobles à Kaynaklar

Quel style vous semble le plus proche du style de production de Paşaeli Winery ? L'« Ancien Monde » ou le « Nouveau Monde » ?

Ni moi ni mon équipe ne pensons qu'on a un seul style fixe. Nous justifions notre style de production suivant le cépage travaillé. Si montrer le vrai potentiel d'un raisin nécessite une approche « nouvelle », nous optons pour celle-ci. Si un autre cépage s'exprime mieux avec l'approche « ancienne » ou traditionnelle, nous choisissons cette dernière.

Qu'est-ce qui différencie Paşaeli Winery aux autres marques de vins turcs ? Pouvez-vous nous mentionner en trois mots la vision, l'identité, de votre marque ?

J'aime bien et j'applique cette phrase en anglais dans la vie : «take the road less travelled», « trouve une voie différente et poursuit-la ». Toutefois, cette option est beaucoup plus complexe en général. Mais, la récompense viendra un jour ou l'autre. Nous essayons d'être différent, original. En un mot, nous essayons d'être unique. Il y a une autre phrase en anglais qui m'inspire : «push the envelope», Cela signifie qu'il faut bousculer les limites, repousser les frontières...

Je vais vous donner quelques exemples : Sauver le cépage « Kolorko » qui était en voie de disparition, ou encore essayer de sauvegarder le cépage « Çal » — je dis bien « essayer », car nos travaux sur ce sujet continuent —, de produire pour la première fois du vin à partir du cépage « Yapıncak » et l'exporter... Il y a également deux autres cépages réellement oubliés ou volontairement ignorés : Karasakız et Sidalan. Il faut pro-



Vignobles à Bayramiç, cépage Karasakız

duire des vins avec ces deux raisins et les exporter... Je pense que le cépage « Çalkarası » est aussi une variété extraordinaire. Nous avons produit un « blanc des noirs », des « rosés » et des « rouges » avec ce raisin.

Nous avons coopéré avec José Vouillamoz, l'un des plus importants spécialistes de la génétique de Vitis Vinifera pour mener des recherches génétiques sur ces six cépages que j'ai mentionnés ci-dessus. L'idée, c'est de les faire cataloguer dans l'œuvre iconique « Wine Grapes », incluant à ce jour plus de 1300 cépages...

J'ai aussi mentionné l'exportation. Pour moi, elle est fondamentale. Vous pouvez faire l'export du textile, du meuble, du tapis ou encore des machines... Pour la plupart, le consommateur ne sait même pas l'origine du produit. Cependant, quand nous parlons du vin, nous parlons de saveurs différentes, originaires de la Turquie, et nous vendons cette image. Ce fait n'est pas seulement calculable en euros ou en dollars. C'est une construction et l'exportation d'une image. C'est une façon de porter le drapeau de la Turquie, son patrimoine. Vous avez demandé trois mots, les voici : unique, repousser les limites et représenter la Turquie dans le monde.

Quelles sont les principales raisons de la méconnaissance de la viniculture turque dans le monde ? Comment est-il possible de surmonter ces obstacles ?

Si la viniculture turque veut faire entendre sa voix au niveau international, il faut voir cela comme une mobilisation totale qui inclura aussi bien les pouvoirs publics que les initiatives privées ainsi que tous les producteurs du pays. Si cette alliance n'est pas réussie, l'ouverture au marché international ne se fera qu'à pas de fourmis.



Andrea Paoletti et Seyit Karagözoğlu



Tiens! Tu as fait un vœux?

oui mais sainte sophie elle se fiche je veux qu'on arrête de marcher et rentrer à la maison tu vois, ça marche pas!

La saga de l'ova. La colonne de P.O. com la déolation



Sirma Parman

Sur l'art de la musique

Pensons aux temps préhistoriques. La première réaction au son de l'Homme était la peur. Il avait peur des sons et des bruits de la nature. Plus tard, il a appris à utiliser les sons qu'il pouvait produire pour communiquer, et il a réconcilié le son et le mouvement. En fait, ce sont ces initiatives qui ont jeté les bases de la musique vocale et instrumentale. Bien sûr, il est impossible d'avoir des preuves de l'existence d'une musique préhistorique. Nous savons que lorsque les tribus primitives utilisaient la musique pour lancer de la magie, elles émettaient des sons avec leurs mains. Les gens ont commencé à utiliser des objets tels que des morceaux de bois, des noix de coco et des pipes pour faire de la musique, créant ainsi des instruments de musique à percussion et à vent. La diffusion globale de la musique a été rendue possible par l'expansion des religions et des empires. Par exemple, le bouddhisme, la religion qui m'intéresse le plus, a permis à la musique indienne de se répandre en Asie du Sud-Est.

Il y a 11 fragments de papyrus et de pierres qui peuvent être considérés comme des preuves écrites de l'art de la musique. Ce sont des preuves très précieuses qui nous permettent notamment d'en apprendre davantage sur la musique grecque. On sait que les Grecs considéraient la musique comme un outil pédagogique. En réalité, pendant un certain temps, tous les Grecs devaient connaître la musique. Tout le monde s'accorde à penser que la musique polyphonique est basée sur les principes de la musique grecque. Les chorales en plein air et la musique religieuse jouée dans les temples font partie de ce que nous savons de la musique grecque de cette époque. La musique de la Grèce antique (950 av. J.-C. - 450 apr. J.-C.), c'est ainsi que nous appelons cette période. Si nous pensons à la philosophie grecque antique, nous observons qu'elle est fondamentalement une philosophie de la nature. Le mot « musique » est dérivé du mot « muse ». Dans la musique grecque, la nature est une source d'inspiration importante. Aristote est l'un

des premiers philosophes à s'intéresser à la sociologie de la musique. Il pensait à la façon dont la musique est utilisée. L'œuvre importante d'Aristote, *La Poétique*, accorde une grande importance à l'art de la musique tout en parlant du développement de l'individu en termes de corps et d'art jusqu'à l'âge de 30 ans. Quelle était la base de la musique médiévale ? La musique grecque antique et la musique religieuse des Hébreux ont initié la musique médiévale, qui était différente de la musique folklorique monophonique. Ce début coïncide avec le quatrième siècle après Jésus-Christ. Plus tard, au IX^e siècle, une tendance à la musique polyphonique a commencé en Europe occidentale. La majorité des historiens affirment que la musique était le type d'art le plus populaire au Moyen Âge. L'influence de la Renaissance en Italie a propulsé la musique dans une dimension différente. Avec l'augmentation de la musique polyphonique et l'intégration des chants choraux religieux et des compositions folkloriques, l'Italie est devenue la capitale de la musique au XVI^e siècle. À l'époque, les chants non reli-



gieux ont commencé à être mis en scène en direct. Cela marque en réalité le début de la musique de scène et du genre que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'opéra. C'est à cette époque que la musique à des fins religieuses s'en détache et devient un art en soi. Mais, comme nous le savons, le véritable départ de la religion n'est pas si rapide. Quand nous regardons la musique classique de la période très récente, nous pouvons voir que l'influence du christianisme et de l'Église est toujours vivante. Il est toujours possible de voir la musique de l'Église parmi les inspirations des compositeurs. Dans cet article, j'ai voulu parler brièvement de la transformation de la musique en art. J'ai l'intention d'écrire sur la sociologie de la musique le mois prochain. J'espère que cela vous plaira.



Mine Çerçi

Frode Gjerlow : « Nous sommes fiers d'offrir aux gens la possibilité de s'éloigner de leurs écrans »

Voici la huitième partie de notre interview avec Frode Gjerlow. Étant curieuse de connaître la situation des artistes dans le monde, je lui ai posé la question suivante : « Comment avez-vous réagi face à la pandémie en tant qu'artiste de théâtre ? » Auteur, metteur en scène et réalisateur d'origine norvégienne qui vit et travaille en Grande-Bretagne et en Norvège, Frode nous a exposé dans les articles précédents les nouvelles formes de spectacle qu'il a proposées dans un article publié sur un site norvégien afin de surmonter la crise financière et existentielle que traversent actuellement les artistes.

Lorsqu'il y a une catastrophe planétaire, nous, les artistes, ne pouvons pas jeter nos fiertés à la poubelle et déclarer que nous ne sommes pas mieux que Facebook. Nous devons insister, résister et affirmer que nous voulons continuer à offrir au monde les bénéfices de ce que l'on fait dans une période de crise [dans son article, Frode évoquait la fierté d'offrir aux gens la possibilité de s'éloigner de leurs écrans, de leur rappeler que nous sommes vivants, de leur offrir une expérience unique qui ne peut être vécue qu'en étant présent avec d'autres personnes et pas en étant seul devant l'écran].

De plus, on peut toujours inventer des formes mêlant la force de l'expérience vivante du théâtre et celle des réseaux sociaux.

Ici, le gouvernement ne donne pas d'informations précises quant à la réouverture des lieux comme les restaurants ou les cinémas, et nous ne savons pas encore quand les rassemblements seront autorisés de nouveau. On espère que ce sera possible cet été ou durant l'automne [l'interview a été réalisée en avril 2020]. Je crois les doigts.

Sur quel projet travaillez-vous en ce moment ?

En ce moment, je travaille avec un théâtre subventionné en Norvège. Ils m'ont commandé un spectacle pour un jeune public. Il s'agit d'une adaptation de *Moby Dick* pour les enfants de moins de dix ans. À cause des restrictions sanitaires, nous allons recevoir le public assis dans leur voiture, donc en dehors du théâtre. Les voitures seront garées en cercle. On acceptera de 10 à 12 voitures. Celles-ci seront toutes orientées vers le centre, c'est à dire vers l'endroit où les acteurs vont jouer. Dans ma mise en scène de *Moby Dick*, les voitures des spectateurs seront considérées comme des sous-marins. Les enfants seront donc plongés sous l'eau avec la voiture de leurs parents. Nous allons ainsi verser de l'eau sur les voitures et il y aura un paysage sonore venant de la radio des voitures de sorte que le spectateur soit immergé dans l'expérience. Je suis très content de réaliser ce spectacle. Je serai en répétitions pour cinq semaines et la première du spectacle sera le 5 juin. **Je remercie Frode d'avoir partagé avec nous ses idées et ses expériences.**



Sati Karagöz

Littérateur, Le livre sans un mot féminin

Les vacances de Noël tant attendues sont enfin arrivées. Même si l'ombre de la Covid-19 plane toujours au-dessus de nos têtes, la vie continue. Il faut continuer à lire pour s'évader, mais aussi soutenir la filière du livre. Les livres ont certainement trouvé leur place sur vos listes de cadeaux à offrir à vos proches, des petits aux plus grands.

Quant à moi, j'ai eu la chance de lire un livre dont le titre et la couverture ont fortement aiguillé ma curiosité : *Littérateur, Le livre sans un mot féminin*, écrit par Laurence Kiehl et paru aux éditions LBS en octobre 2020. Il s'agit d'un roman Oulipo. Mais qu'est-ce que c'est exactement que l'Oulipo ? C'est l'acronyme pour Ouvroir de Littérature de Potentielle. Et la littérature potentielle,



qu'est-ce que c'est ? C'est une littérature sous contraintes. Selon Raymond Queneau, l'un des pères fondateurs de cette littérature, l'auteur oulipien est « un rat qui construit lui-même le labyrinthe dont il se propose de sortir. » Je vous invite à découvrir ce roman sans un mot féminin en vous plongeant dans ce monde où un phénomène des plus étranges sévit, le rat-bougrissement, et à suivre les aventures parisiennes d'un homme mi-rat littérateur. J'ai beaucoup aimé les références et les citations littéraires ainsi que les proverbes. Je vous souhaite plein de bonnes choses et de belles découvertes livresques en 2021.

Festival de théâtre d'Istanbul : Une 24^{ème} édition hybride

En raison de la crise sanitaire, le Festival de théâtre d'Istanbul a proposé cette année une programmation hybride. Si les performances sur scène ont été organisées entre le 14 novembre et le 1er décembre, les représentations en ligne du festival étaient disponibles sur la plateforme numérique du festival (online.iksv.org) jusqu'au 28 décembre, et ce peu importe où vous vous trouviez sur la planète. Parmi les six pièces diffusées en ligne, trois étaient des productions turques. Ainsi, *Lear in the Kitchen* de Kadro Pa, *Less Than No Time* de Taldans et *A Case Per*



Day de BGST Tiyatro étaient disponibles en streaming et sous-titrées en anglais. Dans *Less Than No Time*, le duo de danse contemporaine Taldans a exploré les mathématiques de la nature et des émotions. *Lear in the Kitchen* se demandait ce qui se serait passé si la tragédie de Shakespeare, *Le Roi Lear*, avait été mise en scène autour d'un comptoir de cuisine : quel genre de jeu et de nourriture en aurait émergé ? Enfin, *A Case Per Day* mettait en scène sept histoires de femmes touchées par la Covid-19.

Aujourd'hui la Turquie

Türkçe

aujourdhuilaturquie.com



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

Supplément gratuit au numéro 190, Janvier 2021 d'Aujourd'hui la Turquie

Hatice Çetin YANAN TUZLAR



İlk kitap, hem de bir şiir kitabıysa heyecan doruktadır; bir aksilik olmasın diye korkulur. Son anda bunu da mı ekledim, şu sayfadaki şu düzeltmeden emin olamadım



gibi düşünceler birbirine karışır. Hep birbirinin içine giren sarmal düşünceler... İnsan bulutların içinde hisse eder kendisini; mutluluktan ziyade bir korku, bir çekingenlik vardır içinde. Bazıları buna doğum sancısı der. Sanki bir bebek geliyor dünyaya... O ortaya çıkmakta olan eser ayların, yılların birikimidir. Bir patlamanın, bir doğumun sancısı yaşanmaktadır. Baskı nasıl olacak, kapak çekici mi? Dağıtım nasıl olacak? Her kitapçının yeni çıkanlar rafında bulunacak mı? Bu sorular uykuları kaçırır, tansiyonu yükseltir, huzursuzluğu artırır. Yazımın başında, hem de bir şiir kitabıysa dedim. Çünkü şairler duygusal insanlardır. Bir yazardan daha öte; derin hisli insanlar. Onlar genellikle tasarlayarak yazmazlar, o an içlerinden neler geçiyse onu kâğıda dökerler. Her neyse, şimdi biz asıl konumuza dö-

nelim; bu yazıdaki amacımız şair ve yazar karşılaştırması yapmak değil. İlk kitapta kişinin en çok merak ettiği şey, okuyucunun eseri nasıl karşılayacağıdır.

Bu yazımda Hatice Çetin'in ilk kitabını anlatmak istiyorum. Kitabın çıkışından günümüzün en ileri iletişim araçlarının toplandığı sosyal medya sayesinde haberdar oldum. Tanışıklığım iki-üç yıl öncesine dayanan Hatice Çetin'in günün birinde kitap yazacağından eminim. Kaldığım otelde üniversitedeki turizm öğrenimi çerçevesinde zorunlu stajını yapıyordu. Konu yazmak olunca çabucak arkadaş olduk. Kendisiyle olan yazışmalarında onun anlatım zenginliği daha ilk günden dikkatimi çekmişti. Ama ilk eserin bir şiir kitabı olması benim için sürpriz oldu. Kitabı almak için artık günümüzde az bulunan ki-

tapçılardan birkaçına gittiğimde hep aynı "kalmadı," yanıtını aldım. Âdetim olmamakla birlikte internet üzerinden satın almak için araştırmaya başladım. Orada da birkaç yerde "tükendi" yanıtıyla karşılaştıktan sonra kitabı buldum. Sonrasında da üye olmak, üye olmak için hesap açmak, şifre oluşturmak gibi sıkıcı aşamalardan geçip sonunda kitabı satın aldım. Ekranda "ürününüz paketleniyor" yazısını görünce sevindim. Çok merak ettiğim *Yanan Tuzlar*'ı ertesi gün elime alabilecektim. Ne yazık ki umduğum gibi olmadı. Siparişimin beşinci gününde ezilmiş, büzülmüş bir kutu geldi. Ama içindeki kitap sapasağlamdı. Bir süre kitabın kapağını açmadan kapak resmine baktım ve telefona sarıldım. Şimdi şairin kendi ağzından hikâyesini okuyalım.

Ne kadar zamandır bu kitap üzerinde çalışıyordunuz?

Yıllardır yazdığım defterlerimi ve notlarımı derleyerek sıkı bir elemeyden geçirdim. En taze tecrübelerle yazdığım yeni şiirlerimi de ekledim. Ağustos ayı içerisinde bitirmiştim. Ekim ayının sonunda raflara dizilmeye başladı. Ama bu satırlara yıllarımı verdiğimi hissediyorum.

Pandemi sürecinde, hayata dair hevesimin en çok kırıldığı zamanda kendime büyük bir cesaret aradım ve kitabımı yayınlama kararı aldım. "Hayat bazen bize ertelenmiş hissettirebilir; ama ben geç kalsam bile ertelememeliyim," dedim. Herkesin berbat bir yıl dediği 2020'ye, ben kendi adıma güzel bir anı bırakmak istedim.

İlhamın geldiği vakit genelde gece saatleri mi oluyor?

Gece de oluyor, gündüz de. Şairane bir yanıt vermek istiyorum: "Yazma tutkusunu beni sardığında, o an sadece satırları hissettiğimden gündüzlerimi karartabilir, gecelerime de kocaman bir güneş ekleyebilirim." Yazarken vakti unutup aslında. Bu yüzden, kitabımda paylaşmayı tercih etmesem de şiirlerimi hangi saat ve tarihte yazdığımı hep kaydedirim.

Bazen biriyle sohbet ederken ilham geliyor ve konuşurken sanki şiir okuyorum. Yüreğimin mürekkebi tükenmediğinden, çantamda kalem buldurmaya özen gösteriyorum. Bazen peçeteye, alışveriş fişlerine, hatta avuç içlerime bile şiir yazmışlığım var.

Özetle, en kritik yerlerde zamanı durdurduğum bir cesaret yazmak. Bazen mutluluğumu daha iyi anlamak, bazen de bitmek bilmeyen süreçlerde yaşadığımı hissettiren bir mucize...

Okumaya ve yazmaya doymuyorsunuz. Eğitiminiz?

Pamukkale Üniversitesi Turist Rehberliği / lisans, Anadolu Üniversitesi Turizm ve Otel İşletmeciliği / ön lisans mezunuyum. Pamukkale Üniversitesi'ni bölüm birinciliğiyle bitirdim, ileride yüksek lisans yapmayı da düşünüyorum. Şimdi de merak ettiğim için uzaktan İş Sağlığı ve Güvenliği okuyorum.

Edebiyata ilğim hep vardı. İlkokul ve ortaokul dönemlerimde yarışmalara katıldım: Şiir alanında birincilik ve derecelerim var.

Hâlâ bir yanımın öğrenci kalmasını istiyorum, bu nedenle farklı bölümleri okumaya, farklı kurslara katılmaya devam edeceğim. Satırların zenginleşmesi, kendimizi geliştirmekten geçiyor.

Ne siz ne başkaları yaşamını şiirden kazanamadığına göre nasıl yaşıyorsunuz?

Denizli'de yaşıyordum, pandemi sürecinde ailemin yanına Bartın'a döndüm. Şimdilik çalışmıyorum. Birçok sektör gibi turizm sektörü de büyük darbeler aldı. Yeni mezun olarak, başka bir şehirde farklı planlarım vardı, ama elbette her şeyden önce sağlık gelmekte. Ben de çalışmadığım bu süreyi yazmaya ayırdım.

Sizce günümüzde nasıl şair olunur?

Yazmak da okumak da insanların kaçtığı bir alan nedense. Ben ne kadar şairim, tartışılır. Emin olduğum tek şey, hissedildikçe şiirleşiyor olduğum. Birçok yazar kendi yazdığını bir parçası görüp, düşüncelerine kıyamıyor; belki en güzel rafa koyuyor onları. Bence bir şair ya da sanatçı sıfatını layığıyla hak edebilmek için eserlerimin insanlarda bir iz bırakması gerekiyor.

Şiir, yazmaktan ziyade yaşaması daha zor olan bir türdür. İki satıra derin bir anlam sığdırmanız, o hissi de iki asır sürdürmeniz gerekir. Cesareti, korkuyu, acıyı, tutkuyu ve mutluluğu... Şair olmak için, derin bir pencereye sahip olunması gerektiğine inanıyorum.

Şiir, türleri, kuralları ve duvarları olan geniş bir tür. O duvarlar içinde özgürlüğü yazarsınız. Çünkü bir şair gökyüzünde yürüyebilir, hapsoldüğü ömür koşuysa birinin kalbi olabilir. Şiiri aruzdan ya da uyaklardan kaçırıldığında tutuklanmazsın ama pek çok gönülde yargılanırsın. Şiir, prangalardan kurtarıldığında bile kuralsızlığıyla türleşebilen bir yazı biçimidir. Bana göre kafiyeler de, gelişigüzel heceler de yüreğin ritmine uyan harika bir beste. Bu nedenle dinlediğim kadar duyurmayı da önemsiyorum.

Bütün şiirlerde siz mi varsınız? Neden kendiniz?

İlk kitabımın bir amacı var, önce kendimden başladığım için sorunun cevabı: evet. Birçok yazar gibi ben de kendi yaşadıklarımın esinleniyorum. O satırlarda ben varım ama benimle birlikte kalbimde yaşatmış olduğum iyi-kötü, acı-tatlı birçok anı, pek çok insan da var. Yaşadığım acıları, deneyimlerimi tuzla bağdaştırdım bu kitabımda.

Acı ya da zorluklar hepimizde mevcut. İnsan sindirebildikçe o tuzun lezzetini katabiliyor hayata. Bunu başardıkça yaşama da daha güzel tutunuyor. Amacım kendi tuzlarımla başlattığım bu serüvende önce kendime umut olmak, sonra bazı kalplerde iz bırakmak, yoldaş olmak. Tuzlu bir tadı olan tatlı niyetimle, konulduğum her yüreğin rafına bir his katabilmeyi diliyorum.

Zor dönemlerde şairlere ihtiyaç duyuluyor.

Doğru, çünkü şairler genelde derin yaralardan beslenebiliyor ve şiirler zor süreçleri şekillendiriyor. Ben de zorlukları yenmeye çalışıyorum. Bilerek de yenilmeyi tercih ettiğim oluyor. Bazen kaybetmeden kazanmıyorum. Bakmaktan çok görmeyi önemsiyorum. Yaşadıklarımı ya da başkalarının yaşantılarını kendi eleğimden geçirdikten sonra satırlarıma hayatı öğretiyorum.

Şairin özel bir misyonu var mı sizce? Varsa sizinki nedir?

Her insanın bir misyonu vardır. Gönül verilen her işin bir amacı vardır. Benim misyonum, iyi ya da kötü hissetmektir. Yazmak için hiç olmadığım kadar insan olmaya, yani hissetmeye ihtiyacım var. Bir gün çiçek, başka bir gün yıldız olabilmek için, denizlerde uçup bulutlarda yüzebilmek için hissetmeye ihtiyacım var. His, insanı sanıldığından daha büyük yerlere götürüyor. Duygular el üstünde tutulmalı. Benim misyonum bu.

Benden geçen zaman değil, hislerdir. Gönülünden geçmeseler şiirlerimi yaşatamazdım. Hayatı yaşamayı önemserim ama karanlıktan ve acıdan beslenen bir yanım var. Bazı acılar ve yaşanmışlıklar insanları birleştirir. Derinlikleri yazmak; kalplerle daha güzel bağlar kurabileceğimi hissettiriyor. Acıyı yazmayı, mutluluğuyca yaşamayı tercih eden bir felsefem var. Ama umutlu olmayı da bırakmam. Karanlığı ve derinliği yaşıyor, yazıyor, rafa kaldırıyorum. Böylelikle hayatımı daha güçlü, mutlu ve dolu dolu enerjiyle yaşayan biri oluyorum. Bence mutluluk yazılmamalı; kaçırmadan güzelce yaşanmalı. Acı ise yazılmalı ve paylaşılmalı.